Cailhava d'Estendoux, Jean François

L'égoïsme

PQ
1959
C23Es

# L'ÉGOÏSME,

## COMÉDIE

EN CINQ ACTES

ET EN VERS;

*Représentée par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le Jeudi 19 Juin 1777.*

PAR M. DE CAILHAVA.

Mes portraits déplairont par trop de reſſemblance.
*L'Égoïſme. Acte III, Scène IX.*

Le prix eſt de 30 ſols.

*A PARIS,*

CHEZ la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVII.

*Avec Approbation & Permiſſion.*

PQ
1959
C23E5

LIBRARY
NOV 9 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

# PRÉFACE.

» VOICI la cinquiéme Comédie que j'oſe » faire paroître ſur la Scène Françoiſe (1). La » première étoit intitulée *la Préſomption à la* » *Mode* ». J'y peignois un Préſomptueux qui arrivoit à Paris avec la double certitude de faire ſa fortune & ſa réputation, par ſa figure & par ſes ouvrages. Le Public crut voir en moi la moitié des travers de mon Héros. Il trouva téméraire qu'un jeune homme débutât par une Comédie en cinq Actes & de caractère. Cette Pièce, qui avoit eu le plus grand ſuccès dans les lectures particulières, éprouva un ſort contraire à la repréſentation. On publia que les Vers étoient aſſez bien tournés, les Scènes aſſez bien vues, mais que l'Auteur ignoroit abſolument l'art de faire un plan. Je cherchai dans mon cher Plaute, ſi peu connu des Auteurs qui le dédaignent, un prétexte pour intriguer une Pièce, dans l'ancien genre. Je trouvai dans *le Soldat Fanfaron* deux Scènes échap-

(1) Préface du Mariage Interrompu.

pées à mes prédéceſſeurs ; j'en tirai *le Tuteur Dupé* en cinq Actes ; & pour voir ſi j'étois réellement appelé à faire des Comédies, j'écrivis mon nouvel ouvrage en proſe ; je n'y mis rien de ce qui fait la plus grande fortune aujourd'hui ; j'eus le courage d'en exclure les ſentences, les Scènes purement amoureuſes, le ton & les airs de grandeur, le perſifflage, les jeux de mots, & ſur-tout les ſituations larmoyantes ; j'eſſuyai, à la vérité, les plus grandes contradictions avant d'obtenir qu'elle fut repréſentée ; mais l'indulgence de la Cour & de la Ville me les fit bientôt oublier. On trouva ma pièce bien intriguée ; quelques perſonnes dirent ſeulement : » C'eſt dommage qu'il ne ſache travailler que dans ce miſérable ancien » genre «. On fit à-peu-près le même reproche au *Mariage Interrompu* (1), & l'on ajouta que je ne mettois pas le moindre eſprit dans mes ouvrages.

Toujours curieux de ſatisfaire mes Cenſeurs & de prendre leurs moindres deſirs pour des loix ; mais perſuadé que l'eſprit d'un Auteur dramatique conſiſte à ne pas en mettre dans ſes Pièces, je cherchai du moins un genre dans lequel ce malheureux eſprit fut permis. Je don-

(1) Comédie en Vers & en trois Actes.

nai une petite *Comédie-Ballet*, ou j'accumulai Madrigaux sur Madrigaux, & je crois ne pouvoir mieux reconnoître la complaisance avec laquelle on reçut cette bagatelle, qu'en promettant bien de n'avoir plus la même foiblesse.

Pendant les représentations des *Étrennes de l'Amour*, quelques personnes commencèrent à dire que si je pouvois meubler ma tête d'un peu de philosophie, & traiter des caractères, je deviendrois un bon Comique : soudain je vois l'espace immense que j'ai à franchir, mais je vois en même-tems l'honneur qu'on me fait en exigeant de moi beaucoup plus que de la plûpart de mes Rivaux, & je vais me faire inscrire pour l'*Egoïsme*.

Les gens superficiels crurent mon sujet très-facile à traiter. Quelques personnes s'en emparèrent; leurs amis leur persuadèrent sans peine que je n'étois pas un concurrent à redouter, que je n'avois jamais réfléchi sur mon Art : je fis alors l'*Art de la Comédie*, ouvrage en quatre volumes, où, pour me familiariser avec des ressorts dont j'allois avoir le plus grand besoin, je décomposai les Théâtres de tous les âges & de toutes les Nations.

On me fit en général la grace de dire que

mes connoiſſances s'étendoient au-delà de notre répertoire ; mais l'on perſiſta à ſoutenir » que ma Comédie de l'*Egoïſme* ne ſerait ni » noblement , ni élégamment écrite ; que je » ne ſaurois pas l'intriguer ſimplement , & » que mon caractère manqueroit ſurtout de » force & de profondeur ».

Toujours plus ſoigneux , comme on le voit , de recueillir des critiques que de mendier des éloges ; plus empreſſé à mériter des ſuccès qu'à *les travailler* , je ſuis à peine connu d'un petit nombre d'Amateurs , qui ne ſe laiſſant pas ſéduire par le clinquant , les larmes ou le fatras romaneſque de la moderne Thalie , ont bien voulu diſtinguer des Pièces jouées , comme par grace , l'Eté ou les petits jours , ſans appareil , ſans protection , & qui pour me récompenſer , ſans doute , de ma conſtance à ne ne pas m'écarter du genre avoué par tous les Maîtres , ont daigné me prodiguer les encouragemens les plus flatteurs , & des conſeils dictés par la ſévérité du goût & de l'eſtime. C'eſt déſormais à eux que je conſacre mes veilles. Cette ſévérité dont ils m'honorent , le deſir de mériter leur approbation , m'auroient fait prendre de préférence un ſujet plus difficile , s'il en exiſtoit ; mais le caractère dont j'ai fait choix ,

offre d'autant plus de difficultés, qu'on ne s'eſt pas encore arrangé dans le monde ſur la ſignification du mot *Egoïſme*. Avec de la réflexion on voit aiſément que l'amour de ſoi & l'amour qu'on reſſent pour un Amant, pour une Amante, ont autant de caractères divers qu'il y a d'individus ſur la terre; qu'ils peuvent inſpirer la pitié, la reconnoiſſance, l'admiration, le mépris; qu'ils conduiſent enfin au vice ou à la vertu, ſuivant les cœurs plus ou moins vicieux, plus ou moins vertueux qu'ils affectent; mais *les merveilleux du ſiècle*, accoûtumés à ſe dire avec grace, *vous êtes un Egoïſte*, comme *vous êtes un aimable Roué*, n'ont garde d'imaginer que l'amour de ſoi mal entendu, & tel qu'on doit le peindre de préférence au Théâtre, éteint tous les ſentimens chers à la nature, & ne conçoit l'idée des ſecours mutuels que pour les tourner tous à ſon avantage. Nos *Egoïſtes* veulent abſolument reſſerrer leurs portraits dans la petite manie de parler ſouvent de ſoi; ils daignent ſouffrir qu'on les peigne, pourvu qu'on les faſſe minauder avec grace. C'eſt ici le cas de s'écrier avec *Alceſte*:

Têtebleu! ce me ſont de mortelles bleſſures,
De voir qu'avec le vice on garde des meſures.

Les difficultés dont nous venons de parler,

une fois surmontées par le courage & l'horreur du vice, le sujet en amène d'autres qui renaissent sans cesse, pour donner de nouvelles entraves. Le caractère de *l'Egoïsme*, sans avoir été traité particulièrement, se trouve épuisé dans toutes les pièces qui ont paru jusqu'ici. Aux yeux d'un Observateur, *le Glorieux*, *le Flatteur*, *le Méchant*, *le Joueur*, *le Complaisant*, sont des *Egoïstes*. Moliere, ce cruel Moliere, le désespoir de ses successeurs, ne semble-t-il pas dans tous ses ouvrages avoir envisagé l'*Egoïsme* sous toutes ses faces ? *L'Avare*, qui soupçonnant *Valere* de lui avoir volé sa cassette, dit à sa fille : *Il valloit bien mieux pour moi qu'il te laissât noyer que de faire ce qu'il a fait* : *le Malade Imaginaire*, qui veut donner sa fille à un Médecin, neveu d'un Apothicaire, *pour être à la source des bonnes ordonnances, de la rhubarbe & du séné*, & qui *la marie*, dit-il, *pour lui, & non pour elle* : dans *l'Amour Médecin*, le père qui ne veut pas *se défaire de sa fille, & d'une dot en même tems* ; la fameuse Scène où ses parens & ses voisins lui donnent chacun un conseil intéressé, & où il s'écrie : *Vous êtes Orfevre, M. Josse* ; tout, jusqu'à la tirade où *Sosie* peignant les Grands, dit :

Ils veulent que pour eux tout soit dans la nature
Obligé de s'immoler, &c, &c.

Ce Vers même des *Femmes Sçavantes*,

Nul n'aura de l'eſprit que nous & nos amis,

ſont autant de vols faits aux Peintres de *l'Egoïſme*, & qui euſſent produit le plus grand effet dans le tableau. Pourquoi l'entreprendre, me dira-t-on ? Parce qu'en étudiant le cœur humain, on voit que ſi les hommes tendent tous à-peu-près à un certain nombre de buts indiqués par la nature, le motif, la marche & les moyens d'y parvenir, les diſtinguent d'une façon bien ſenſible. *L'Avare* de Moliere & *l'Ambitieux* de Deſtouches, ſont Amoureux ; tous les deux deſirent le titre d'époux : l'un eſt déterminé par l'agrément d'avoir une épouſe *qui ne vivra que de ſalade* ; l'autre par l'avantage de s'aſſocier une jeune perſonne jolie, d'une illuſtre naiſſance, qui qui l'appuîra de ſon crédit & du pouvoir de ſes charmes. Le premier cède *Marianne* à ſon fils, pour r'avoir *ſa chère caſſette* ; l'autre immole ſon amour à ſon ambition, en ſervant ſon Prince auprès de la beauté qu'ils aiment. Par conſéquent on peut peindre tous les hommes avec les mêmes couleurs, & les diſtinguer par des combinaiſons différentes. Si mes principaux perſonnages, dans tous leurs projets, toutes leurs démarches, dans les moyens divers d'aller

à leur objet, ſont toujours *Egoïſtes*, s'ils paſſent à travers tous les caracteres ſans perdre une nuance du leur ; ſi le caractere donné en acquiert au contraire une nouvelle force, je ne pourrai que plaire davantage aux Connoiſſeurs ; & une ambition démeſurée eſt permiſe à l'Auteur, qui pour récompenſe ne deſire que de la gloire.

Ici les perſonnes mal intentionnées vont s'écrier à la préſomption ! à l'orgueil ! à l'audace ! les autres verront en moi, j'eſpere, un Elève pénétré du mérite de ſes Maîtres, & qui croit ſe diſtinguer même en ſuivant leurs traces de loin. Auſſi ne fais-je point une Préface pour prouver que je me ſuis frayé une route inconnue ; je déclare que je n'ai pas perdu un inſtant Molière de vue, que je n'ai employé que ſes reſſorts, & fier de mes larcins, je vais les dévoiler.

Molière a peint de préférence les caracteres généraux. L'avarice ſur-tout eſt de tous les âges, de toutes les Nations : à ſon exemple j'ai oſé mettre ſur la Scène un vice de tous les pays, de tous les tems, de tous les ſexes, de tous les états : à ſon exemple, j'ai habillé mes perſonnages à la Françoiſe, mais ſans défigurer les traits propres à tous les peuples, & imprimés par les mains de la nature. J'ai reſſerré en apparence

mes peintures dans l'intrigue, dans les petites tracaſſeries d'une famille intermédiaire; mais ſi, en renforçant les nuances, ce que l'on voit chez *Florimon* n'eſt pas ce qui ſe paſſe à la Cour de Madrid, de Vienne, à la Porte, à Pekin, j'ai tort, parce qu'un Etat n'eſt qu'une grande famille, & que j'ai indiqué mes engagemens dans ce Vers :

Mon cher, une famille eſt un petit Etat.

Le choix du caractere une fois fait & annoncé, Moliere a par-deſſus tous les Poëtes comiques, l'art de renforcer ſes principaux perſonnages en leur aſſociant les caracteres acceſſoires qui peuvent leur convenir (1). Pourquoi Plaute ne nous donne-t-il qu'une idée du caractere de l'Avare ? Et pourquoi Moliere, en traitant le même ſujet, ne nous laiſſe-t-il rien à deſirer ? C'eſt parce que connoiſſant beaucoup mieux le cœur humain que le Poëte Latin, ayant beaucoup mieux réfléchi ſur l'avarice & ſur toutes les modifications d'un pareil caractere, il lui a donné pour compagne l'uſure, quoique tous les avares ne ſoient pas néceſſairement uſuriers. Delà ces variétés, qui loin de nous faire perdre de vue

(1) Voyez l'Art de la Comédie.

le caractere annoncé, le peignent, au contraire, ſous pluſieurs formes. La découverte m'a paru trop précieuſe pour ne pas tâcher d'en profiter. J'ai réfléchi ſur le caractere que je voulois peindre, j'ai étudié mes originaux, j'ai vu qu'ils mettoient au nombre de leurs jouiſſances, la conſidération publique, j'ai vu que pour l'uſurper & la faire ſervir à obtenir les poſtes, les bienfaits utiles à leur bonheur, ils ſe paroient tour-à-tour de toutes les vertus; qu'ils prenoient tour-à-tour le caractere de toutes les perſonnes dont ils penſoient avoir beſoin, & j'ai dit, *l'hypocriſie de ſociété* eſt digne d'être mariée à l'*Egoïſme*; leur union doublera leur force comique & morale.

Il n'eſt point dans l'Art étonnant de la Comédie un ſeul bon reſſort qui ne ſerve à un autre. Moliere ayant une fois renforcé ſes caracteres principaux avec des caracteres acceſſoires, il lui eſt bien plus facile de donner à un perſonnage cette vigueur qui fait que les ignorans ou les méchans trop bien démaſqués, s'écrient à l'invraiſemblance! Si Moliere, à l'hypocriſie d'un ſéducteur adroit, qui tout en parlant vertu, veut corrompre la femme de ſon ami, n'avoit joint la ſcélérateſſe d'un monſtre, qui eſt le délateur de ſon bienfaiteur, & qui accompagne un Exempt pour le faire arrêter: ſi en philoſophe

profond il n'avoit fait voir non-seulement ce que l'hypocrisie étoit ordinairement, mais jusqu'où elle pouvoit conduire, il eût resté bien loin des bornes prescrites à l'optique du Théâtre, & il ne se seroit pas concilié l'admiration de tous les peuples. Moins hardi que mon Maître, je n'ai osé faire risquer à mon Egoïste principal, que ce que nous voyons par malheur journellement. Les plus grandes scélératesses de *Philemon* se bornent à publier un Livre dangereux sous le nom de son Précepteur, à refuser la main d'une jeune personne qu'il croit pauvre, & à vouloir supplanter son frere dès qu'il la sait riche; à flatter son oncle pour se faire donner une partie de ses biens, à retenir pour lui seul celle que ce même oncle lui a confiée, pour qu'il contribuât au bien-être de sa famille; c'est certainement bien peu mis à côté du *Tartuffe*: n'importe! Envain ai-je pris mon Héros au sortir de l'enfance (1), en vain l'ai-je conduit par degrés, & toujours sous les yeux

(1) Dans *le Joueur Anglois*, l'ami de *Beverley*, pour lui peindre *Stukely*, lui dit: » Rappelle-toi qu'au Collège il » avoit toujours l'art de paroître innocent lorsqu'il étoit le » plus coupable, & de faire punir ses camarades des fautes » qu'il faisoit ». C'est un trait de génie dans l'Auteur Anglois.

du Spectateur au point où ſon exil excuſe preſque le deſir qu'il a de garder pour lui ſeul les préſens de l'oncle ; en vain ai-je pris la précaution de faire applaudir au portrait de *l'Egoïſme* dans deux expoſitions où il eſt peint bien plus en noir que dans le cours de l'action ; j'ai éprouvé que ce ſiècle étoit bien plus fécond en *Egoïſtes* que celui de *Molière* en pieux impoſteurs ; mais tout, juſqu'au dépit des originaux, m'a fait voir qu'il étoit tems de les démaſquer.

Les gens ſuperficiels font l'affront à Moliere de penſer qu'il ne fait reſſortir ſes principaux perſonnages qu'en leur oppoſant des contraſtes, & nombre d'Auteurs travaillent d'après ce principe ; il n'eſt point de plus grande erreur. Moliere connoiſſoit trop bien ſon Art pour mettre ſous les yeux du Public deux Acteurs, qui par leur contraſte parfait, ſeroient toujours de la même force, & partageroient par conſéquent l'intérêt. Auſſi, quand j'aurois pu trouver un perſonnage qui ne fit rien pour ſon intérêt, même pour ſon plaiſir, je me ſerois bien gardé de l'introduire dans ma Piece. Le ſecret de mon Maitre eſt de ne faire qu'oppoſer ſes perſonnages à ſes perſonnages. Pour qu'*Harpagon* fut le contraſte parfait de *Cleante*, il faudroit que le dernier empruntât à uſure, par prodigalité ;

mais ce n'eſt que pour fournir au néceſſaire dont ſon pere le laiſſe manquer ; ce qui donne un vigoureux coup de pinceau au portrait de l'avarice. A l'exemple de Moliere, j'ai oppoſé un pareſſeux qui ne veut que digérer en paix, à une femme qui, pour avoir occaſion de ſe citer, prétend tout faire dans ſa maiſon : un ſot, qui guidé par ſon intérêt, le ſuit aveuglement & preſque ſans s'en douter, à un homme d'eſprit, qui connoît bien ſon cœur, & qui combine tout ce qui doit tourner à ſon profit : un marin franc, un peu pétulant, mais généreux, qui met ſon plaiſir à faire le bonheur de tout ce qui l'entoure ; à un fourbe, qui emprunte le maſque de la politeſſe & de toutes les vertus pour faire des dupes, & ſacrifier tout le monde à ſon intérêt, &c. &c. Moliere a ſans doute tiré parti des contraſtes, mais comment ? en faiſant contraſter les caracteres avec les ſituations. *Tartuffe* embraſſant *Orgon* au lieu d'*Elmire* ; *Harpagon* obligé de donner un repas & une bague ; voilà les véritables contraſtes. Pénétré de cette vérité, j'ai mis *Durand* dans la néceſſité d'attendre tout de l'eſtime qu'on auroit pour ſon éleve, à l'inſtant même où il vient de le décrier ; *Conſtance* eſt forcée de faire éclater ſon amour lorſqu'elle voudroit le cacher avec plus

de soin; *Philemon* est dans l'alternative de perdre cent mille écus ou d'épouser *Constance* quand il vient de la céder à son frere; l'indolent *Florimon* croit faire tranquillement sa méridienne lorsqu'il est contraint de s'habiller pour aller solliciter un Ministre, &c. &c. Moliere fait encore contraster les intérêts avec les intérêts, sur-tout lorsqu'il ne se borne pas à occuper le Spectateur de deux amans, qui d'après les regles mêmes du Théâtre, seront heureux, & qu'il a pour objet le sort d'une famille respectable. Dans le *Tartuffe* on ne fait que rire des scènes amoureuses de *Valere* (1); mais on a les plus grandes inquiétudes pour *Orgon* (2),

(1) Ah! le cœur! le cœur! s'écrient *les ames sensibles*; comme si l'intérêt inspiré par toute une famille, ne partoit pas du cœur, & n'étoit pas fait pour affecter un cœur honnête.

(2) Moliere fait encore contraster, ou met en opposition seulement, selon qu'il veut être plus ou moins énergique, les actions avec les propos, les mots, même le ton avec les choses. Il est aisé de reconnoître dans chacun de ses ouvrages ces principales causes du rire. Aussi Madame *Florimon*, qui dans ma Pièce ne fait jamais rien, répète-t-elle sans cesse qu'elle est une femme très-essentielle: *Philemon* parle toujours vertu, & *Polidor* a souvent le ton brusque en faisant du bien, &c. Voyez encore l'*Art de la Comédie*.

&

& ſur-tout ce qui lui appartient. Pourquoi ? Parce que les intérêts de tous les perſonnages contraſtent avec ceux du ſcélerat. Ai-je pris la même précaution ? Le Lecteur décidera.

Il ſeroit facile de penſer qu'après avoir donné à ſes caracteres principaux toute l'énergie poſſible, on n'auroit plus rien à faire pour épuiſer un ſujet. Moliere va encore nous prouver le contraire, en nous découvrant des moyens inconnus à nombre d'Auteurs. Il ne ſe borne pas, dans la plus parfaite de ſes Pieces, dans le *Tartuffe*, à peindre l'hypocriſie de la religion, il en découvre juſqu'aux plus petites nuances ; *Orgon* en a la crédulité, Madame *Pernelle* a le bavardage d'une vieille dévote, & *Cléante* la religion de l'honnête homme : *il ſait comment il parle, & le Ciel voit ſon cœur.* En remarquant ces beautés, en réflechiſſant ſur leur jeu théâtral & leur effet moral, mes idées ſe ſont aggrandies, & toujours prêt à lutter contre les difficultés, j'ai dit : l'*Egoïſme* eſt un de ces caracteres qui varient autant que les figures ; je ne réuſſirai jamais à le peindre, ſi je n'en diſtribue les traits plus ou moins marqués à chacun de mes perſonnages ; dans l'action, dans les détails, dans les récits, même dans l'avant-ſcène, j'ai

tenté davantage: mon héros quitte le théâtre en disant qu'il est vaincu pour le moment, mais qu'il va *approfondir l'art d'attirer tout à soi*, & l'imagination du Spectateur peut s'étendre plus ou moins, selon les idées qu'il a de l'*Égoïsme*.

Aux traits de génie que nous venons de remarquer chez Moliere, il faut joindre l'art presque inconcevable qu'il met en usage pour donner à ses pieces de caractere la perfection qu'elles doivent avoir; c'est-à-dire, pour les rendre morales. Prenons encore pour exemple le chef-d'œuvre de tous les Théâtres. Quel est le but moral que Moliere s'est proposé dans le *Tartuffe*? Il ne s'est pas borné à vouloir corriger les imposteurs, gens très-incorrigibles pour la plûpart; il a voulu plutôt éclairer les hommes faciles qui se laissent éblouir par l'imposture, & les faire rougir de leur crédulité. Quelle honte que l'ignorance ait reproché & reproche encore à *Moliere* ce qu'on ne devroit jamais cesser d'admirer! la facilité d'*Orgon*. Ne voudroit-on pas qu'il eut fait lutter un homme adroit avec un homme adroit? dès-lors, outre que l'intérêt, comme nous l'avons déjà dit, seroit partagé, plus de comique, plus de morale. Je ne me suis pas laissé corrompre par des clameurs si souvent

renouvellées, & toujours plus ambitieux d'obtenir un ſuccès d'eſtime qu'un ſuccès d'affluence, tâchant toujours de travailler pour le lendemain, & non pour le jour, je n'ai jamais ceſſé de me dire : ſi je ne puis corriger les *Philemon*, faiſons du moins tous nos efforts pour guérir les *Polidor*, en leur dévoilant les moyens dont on ſe ſert pour les ſéduire. J'ai ſeulement pris la précaution d'indiquer par les Vers ſuivans le caractere de mon homme facile, & la moralité que j'en voulois tirer :

Le ſeul mot de vertu le jette dans l'ivreſſe,
Il ſera corrigé, j'eſpère, dès ce ſoir.

Tels ſont les reſſorts les plus eſſentiels que j'ai empruntés du premier comique de tous les âges & de toutes les Nations. Les gens de l'art remarqueront ſans peine que j'ai tâché d'imiter la facilité & la préciſion de ſon ſtyle ; que je n'ai pas confondu celui des tirades avec celui du dialogue rapide, que j'ai fait mes efforts pour mettre, comme lui, dans chaque Scène une expoſition, une intrigue, un dénouement, & le germe des Scènes ſuivantes. Je ne finirois pas ſi je rapportois toutes mes imitations. En vain l'orgueil & l'ignorance veulent aſſimiler l'Imitateur au Plagiaire ; il eſt aiſé de leur prouver que

Corneille, Moliere, Racine, la Fontaine, Boileau, & tous les grands hommes du ſiecle de Louis XIV, ſont ceux qui ont le plus emprunté de leurs prédéceſſeurs. Quelques perſonnes diront-elles que mes citations ſont autant de rapprochemens de moi à Moliere, imaginé, par l'orgueil? Eſſayeront-elles de confondre la noble émulation d'un homme de Lettres, avec la ſotte préſomption? A la bonne heure: je jure de ne leur oppoſer jamais que les procédés d'un homme qui ſe reſpecte, qui reſpecte l'opinion publique, & qui ſait diſtinguer la critique de la ſatyre.

L'ÉGOÏSME,

# L'ÉGOÏSME,

## *COMÉDIE*

## EN CINQ ACTES

## ET EN VERS.

| *PERSONNAGES.* | ACTEURS. |
|---|---|
| M. DE FLORIMON. | *M. Deſeſſarts.* |
| M^me^ DE FLORIMON. | *M^me^ Drouin.* |
| PHILEMON. } fils de M. & de | *M. Molé.* |
| LE CHEVALIER. } M^me^ de Florimon. | *M. Monvel.* |
| POLIDOR, frère de M. de Florimon. | *M. Préville.* (1) |
| CONSTANCE, fille d'un ami de Polidor. | *M^lle^ Doligny.* |
| MARTON, ſuivante de Conſtance. | *M^me^ Bellecourt.* |
| LA PIERRE, vieux Portier de la maiſon de Florimon. | *M. Belmont.* |
| CLERMON, Vâlet de Polidor. | *M. Dazincourt* (2). |
| DURAND, Précepteur des enfans de M. Florimon, qui eſt reſté dans la maiſon. | *M. du Gazon.* |
| UN NOTAIRE. | *M. Dauberval.* |

DOMESTIQUES, PERSONNAGES MUETS.

*La Scène eſt à Paris, dans le Salon de la Maiſon de M. de Florimon.*

---

(1) C'eſt comme à un *Comédien* que l'Auteur a donné ce rôle à M. Préville, & non comme à un homme chargé de l'emploi des Valets. On prie les Acteurs de Province de faire, à cette note, l'attention la plus ſérieuſe.

(2) Clermon eſt un vieux Domeſtique, dont le zele & la probité ont mérité la confiance de M. Polidor. Les circonſtances ont forcé l'Auteur à donner ce rôle à M. Dazincourt, qui l'a rempli avec beaucoup d'intelligence; mais pouvoit-elle ſuppléer aux moyens que ſa jeuneſſe lui refuſoit?

# L'ÉGOÏSME,

## COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

DURAND. *Il lit près d'une table, ferme son livre, se leve, se promene, & dit :*

DES fils de la maison j'ai cultivé l'enfance.
*Ergò*, mes doctes soins méritent récompense. —
J'ai ma pension là ; — si je puis la tenir,
Bien adroit qui pourra m'en faire dessaisir.

## SCENE II.

DURAND, CLERMON.

CLERMON, *en habit de voyage, dit à la Cantonnade :*

LAISSEZ-LA cette malle, & voilà de quoi boire. Hola, quelqu'un.

DURAND.

Que veut cet homme ?

CLERMON.

Puis-je croire.... ;
Que ce soit là.... ?

DURAND.

C'eſt lui..... Clermon.....

CLERMON.

Monſieur Durand.
Je ne me trompe point.

DURAND.

Que te voilà brillant !

CLERMON.

Quel bonheur !

DURAND, *pleure.*

Quel plaiſir !

CLERMON.

Quoi ! vous pleurez, je penſe ?

Ah, de grâce ! faiſons notre reconnoiſſance
Un peu moins triſtement.

DURAND.

Je ſuis au déſeſpoir
D'étaler devant toi cet habit jadis noir.
Du mérite en ces lieux c'eſt la triſte livrée.

CLERMON.

Le mérite eſt bien ſec !

DURAND.

J'en ai l'âme navrée !

CLERMON.

Qu'avez-vous fait, depuis qu'un bâton à la main,
Vous gagnâtes Paris, fier de votre latin ?

DURAND, *emphatiquement.*

J'ai formé des ſujets, des citoyens, des hommes !

CLERMON.

Le précieux talent dans le ſiècle où nous ſommes !

DURAND.

J'ai profeſſé vingt ans l'emploi d'Inſtituteur.....

CLERMON.

Eh ?.....

DURAND.

Ce que le vulgaire appelle Précepteur.

CLERMON.

J'entends préſentement.

DURAND.

Le métier déteſtable !
Père, mère, enfans, tous m'ont fait donner au Diable.
Pour prix de ma doctrine & des ſoins que j'ai pris,
On me refuſe encor ce que l'on m'a promis.

CLERMON.

Qu'eſt-ce ?

DURAND.

Une penſion de quatre-vingt piſtoles.
Pour mes bons documens je n'ai pas deux oboles.
Eſt-ce l'or avec moi qu'on devroit épargner ?

CLERMON.

La maiſon n'eſt pas riche.

DURAND, *avec dépit.*

Il faudroit ſe ſaigner !
Mais le père ſongeant à dormir, manger, boire,
Borne-là d'un mortel le travail & la gloire,
Chérit ſa nullité. — Madame Florimon,
Au contraire, voudroit règner dans la maiſon.
Pour acquérir le droit de beaucoup parler d'elle,
La bavarde, futile avec le plus grand zèle,
Veut paroître tout faire, & ne fait jamais rien.
Quand je peins mes beſoins, elle me répond : *bien.*
*J'arrangerai cela.*

CLERMON.

Les deux fils ?

DURAND.

Ah ! leur père
Tous les deux au haſard les jetta ſur la terre ;
Moi, leur communiquant mon ſavoir lumineux,
Je les ai de la Terre élevés juſqu'aux Cieux.
Tems perdu ! Le cadet, depuis peu militaire,
M'offre ſon bras, ſon ſang, dont je n'ai point à faire ;
Ou bien jure par Mars de me récompenſer
Sitôt qu'un coup d'éclat l'aura fait avancer.
Le bel eſpoir !

CLERMON.

L'aîné pourroit.....

DURAND.

Il eſt bien pire !

( *D'un ton myſtérieux.* )
Je le crois Egoïſte.

CLERMON.

Oh, Diable ! que veut dire
Ce mot ? il m'eſt nouveau.

DURAND.

Nous autres gens lettrés,
Nous appellons ainſi ces êtres concentrés,
Qui ne voyant qu'eux ſeuls dans la nature entière,
A leur propre intérêt ſacrifieroient leur père,
Leurs enfans, leurs amis, leur patrie & l'honneur.....

CLERMON.

Le nom me déroutoit. — Mais quoi ! vous, le faiſeur
D'Hommes, de Citoyens, comment peut-il ſe faire
Que jugeant votre élève avec un œil ſévère,
Vous n'ayez pas détruit ce vice dominant,
Ou du moins arrêté ſes progrès ?

DURAND.

Ah ! vraiment !
Tu parles à ton aiſe. Eſt-ce que l'on corrige
Un aîné de famille ? Eſt-ce que l'on exige
De lui que ce qu'il veut ? Comme il vous haïroit !
Avec le tems encor ſa haine s'accroîtroit,
Et puis, comptez ſur lui pour une récompenſe.

CLERMON, *ironiquement.*

Vos droits ſont, en effet, mieux fondés qu'on ne penſe.

DURAND.

Sans doute !

CLERMON.

Sûrement ! Monsieur le Précepteur....
Je me trompe, excusez ! Monsieur l'Instituteur
A fait, par Egoïsme, un parfait Egoïste ;
Sur une pension, tout comme vous, j'insiste :
Je vois que votre élève & la société
Vous doivent beaucoup, mais beaucoup, en vérité !

DURAND, *avec impatience.*

Je ne suis pas bien sûr qu'il ait ce caractère.

CLERMON.

On connoît son élève au moins pour l'ordinaire.

DURAND.

Depuis près de vingt ans je l'étudie en vain :
Son cœur est une énigme & j'y perds mon latin.
Cent fois j'ai cru le voir rempli de bienfaisance,
Et cent fois pour autrui paitri d'indifférence,
N'aimer que sa personne.

CLERMON.

Alors il seroit mal.
Mon Maître, de ce vice ennemi capital,
A faire des heureux goûte un plaisir extrême,
Et vit pour ses amis, bien plus que pour lui-même.

DURAND, *avec empressement.*

Comment appelles-tu cet honnête Patron ?

CLERMON.

C'est Monsieur Polidor, frere de Florimon.
Il arrive ce soir.

DURAND.

Le ſublime mérite,
S'il me penſionnoit ! attends, je vais bien vîte
L'annoncer.

CLERMON *l'arrêtant.*

Vous avez toujours dans la maiſon
Deux étrangeres ?

DURAND.

Oui, Conſtance, avec Marton.

CLERMON.

Notre retour ici va leur réjouir l'ame.

DURAND.

Je peux les en inſtruire en allant chez Madame.

## SCENE III.

CLERMON, *ſeul.*

QUAND mon Maître, en dépit d'un noble parchemin,
Tenta dans le commerce un plus riche deſtin ;
Ses parens indignés, criant à l'infamie,
Ne vouloient plus le voir, lui parler de la vie.
Tout a changé de face : il eſt riche, ils ſont gueux ;
En lui faiſant la cour, ils ſe croiront heureux.
L'intérêt ! l'intérêt !

## SCENE IV.

CLERMON, MARTON.

MARTON, *d'abord derrière le Théâtre.*

EH, Clermon !

CLERMON.

Qui m'appelle ?

MARTON.

Clermon, mon cher Clermon !

CLERMON.

C'eſt une voix femelle.
Elle va plus au cœur que celle du Pédant.

MARTON, *paroiſſant.*

Comment te portes-tu ?

CLERMON.

Toi-même, mon enfant ?
Aimes-tu ce pays mieux que le nouveau Monde ?
Y veux-tu retourner ?

MARTON.

La mer eſt trop profonde !
Et ſi je me rembarque !.... On eſt ſot, ſur ma foi,
Quand on n'a qu'une planche entre la mort eſt ſoi.

CLERMON.

Que fait Conſtance ?

MARTON.

Elle eſt inquiéte, rêveuſe.

CLERMON.

Réfléchis, tu verras qu'elle n'eſt pas heureuſe.
Son pere & Polidor, dans le lointain pays,
Se virent autrefois, devinrent bons amis;
(*Il imite les deux vieillards.*)
L'intimité s'accrut. — Vous connoiſſez ma fille,
Dit ton Maître. — Le mien répond: elle eſt gentille:
Vous ſavez qu'à Paris j'ai laiſſé deux neveux.
Partez, allez les voir, & faites un heureux.
J'aurai ſoin de vos biens. — Ton Maître avec ſa fille
Part bientôt pour chercher ſa nouvelle famille;
Tu les ſuis, on arrive, on n'a plus qu'à choiſir,
Quand l'honnête étranger ſoudain vient à mourir,
Et retarde par-là les noces de Conſtance.
Voilà de ſon chagrin deux bons motifs, je penſe.
Mais Polidor bientôt va réparer cela.
Dis: entre ſes neveux a-t-on choiſi déjà?

MARTON.

Nous ſoupirons beaucoup.

CLERMON.

Lequel des deux fait plaire?

MARTON.

Je l'ignore, & voilà ce qui me déſeſpere;
J'ai, pour le découvrir, tout tenté vainement.

CLERMON.

Toi, fille & curieuſe! oh! le trait eſt piquant.

MARTON.

J'en ſuis inconſolable! encor jeune, innocente,
Elle voudroit cacher ſa tendreſſe naiſſante.
La fierté de ſon ſexe & les efforts d'un cœur,
Qui n'oſe s'avouer à lui-même un vainqueur,

L'emportent juſqu'ici ſur ſa timide flâme ;
Mais l'amour par degrés maîtriſera ſon ame,
Et ſaura la contraindre à dire ſon ſecret.
L'amour, François ſur-tout, n'eſt pas long-tems diſcret.
Aide-moi cependant à percer ce myſtere.
L'aîné ſemble rêver à la plus grande affaire,
Près de Conſtance....

CLERMON.

Il plait. Juge par toi d'autrui ;
Le ſexe aime qu'on ſoit tout occupé de lui.

MARTON, *avec humeur.*

Il calcule, je crois, les biens de ma Maîtreſſe.

CLERMON, *à part.*

Il pourra ſe tromper s'il croit à ſa richeſſe.
Mais, chut !

MARTON.

Le Chevalier timide, circonſpect,
N'oſe employer encor que la voix du reſpect ;
Mais il a le regard ſi plein de feu, ſi tendre,
Que malgré ſon ſilence il ſe fait bien entendre.

CLERMON, *héſitant.*

Ecoute..... Celui-ci pourroit plaire.....

MARTON.

Fort bien
Lequel des deux enfin ?

CLERMON.

Ma foi, je n'en ſais rien.

MARTON.

Me voilà bien inſtruite !

CLERMON.

A qui faut-il s'en prendre ?

Que n'avez-vous un cœur que l'on puisse comprendre ?

MARTON.

Clermon, je voudrois bien qu'elle aimât le dernier !

CLERMON *la fait tourner de son côté.*

Regarde-moi.

MARTON.

Pourquoi ?

CLERMON, *avec un sourire fin & moqueur.*

J'oserois parier....

MARTON.

Quoi ?

CLERMON.

Qu'étant généreux beaucoup plus que son frère ;
Tu comptes tes profits à venir. — Sois sincère.

MARTON.

Ah ! quel affront !

CLERMON.

Pardon. —Au revoir, mon enfant.
Mon Maître est près de Sceaux, chez son Correspondant ;
Il m'attendroit peut-être. Il faut que je te quitte
Pour monter en voiture, & le rejoindre vite.

MARTON.

En voiture ! Est-ce donc l'alure d'un Courier ?

CLERMON.

Jadis Valet, je suis Intendant & Caissier.
Polidor est si bon que d'honneur je me pique,
Et veux seul composer son train, son domestique.

MARTON, *ironiquement.*

Ah ! voilà d'un beau zèle un trait bien singulier.

*Elle lui rend ses lazis.*

Regarde-moi.

CLERMON.

Pourquoi ?

MARTON.

J'oserois parier
Que cet arrangement arrange tes affaires. . . . .

CLERMON.

Ah ! quel affront !

MARTON.

Pardon : mais tiens, soyons sincères ;
Etant seul, à toi seul appartient le profit.

CLERMON.

Tu me rends mon paquet, friponne, avec esprit.

MARTON.

Je suis reconnoissante. — Adieu, je vais tout faire
Pour seconder l'amour de notre Militaire.

CLERMON.

Moi, pour que Polidor, en arrivant céans,
Ne soit pas dépouillé par d'adroits Charlatans . . . .
Son unique défaut . . . . tu le connois.

MARTON.

Sans doute

CLERMON.

Parle-bas, mais bien bas ; je crains qu'on ne t'écoute.

MARTON.

Le grand mal ! Si soudain il se met en courroux,
Il revient à l'instant sensible, affable & doux.

CLERMON.

Dis qu'il est trop facile, & c'est ce qui me blesse !
(*Après avoir regardé de tout côté.*)
Le seul mot de vertu le jette dans l'ivresse.

Et le monde, dit-on, ſous un dehors brillant,
Cache maint impoſteur, maint tartuffe charmant,
Qui, ſuivant l'air, le ton que l'intérêt demande,
Se donne tour-à-tour dix vertus de commande.

MARTON.

Je crains bien d'en connoître !

CLERMON, *voyant venir Durand.*

Adieu, je vois Durand.
Il vient de me gliſſer quelques mots en paſſant
Qui pourroient bien changer ta crainte en certitude :
A le faire expliquer je mettrai mon étude.

## SCENE V.

CLERMON, DURAND.

CLERMON.

EH bien !

DURAND, *accourant.*

Pour recevoir dignement ton Patron,
Madame a pluſieurs fois renverſé la maiſon
Sans rien faire. Elle va, revient, ſe cite, ordonne,
Et veut abſolument parler à ta perſonne.

CLERMON.

J'y cours.

DURAND, *l'arrête, & lui dit d'un ton piteux.*

Pour obtenir ma chère penſion,
Cherchons quelque moyen. Je t'en conjure.

CLERMON, *bas.*

Bon.

(*Haut.*)
Si vous me dévoiliez.... là....

DURAND.

Quoi?

CLERMON.

Le caractère
De Philemon; peut-être.....

DURAND, *avec le plus grand intérêt.*

Eh! que pourrois-tu faire?
Je saurai l'observer, —il en est tems encor.

CLERMON.

Je le démasquerois aux yeux de Polidor,
Qui vous sauroit bon gré de votre confidence.

DURAND.

*Optimè!* j'entrevois un rayon d'espérance.
Sors, voici Philemon; je m'en vais l'éprouver:
S'il est ce que je crois, j'irai te retrouver;
Je saurai trait pour trait te le faire connoître,
Et tu pourras.... charger le portrait à ton Maître.

## SCENE VI.

DURAND, *seul.*

JE suis presque certain qu'il ne vit que pour lui.
J'en serai convaincu pleinement aujourd'hui,
S'il ne s'empresse pas à me rendre service:
Et dévoilant son cœur, je m'en ferai justice.

## SCENE VII.

DURAND, PHILEMON.

PHILEMON, *arrive en rêvant.*

S'Il pouvoit dans l'Etat ſe faire un changement,
Qui brouillât un peu tout ; qui, par événement,
Dans le monde, à la fin, me fit jouer un rôle....
Je ſongerois à moi, j'en donne ma parole.

DURAND.

Monſieur.....

PHILEMON, *ſans le voir.*

Et je ſaurois me montrer au beſoin.....

DURAND, *à part.*

Preuve démonſtrative ! Il m'évite avec ſoin.

PHILEMON.

Si, pour mon intérêt, affectant la ſageſſe,
Je feins de dédaigner le crédit, la richeſſe ;
Sous ces dehors trompeurs, mon cœur ne jouit pas.
Tentons un coup d'éclat..... oui, faiſons du fracas !
J'ai des Mémoires pleins de maximes hardies,
De projets merveilleux & de vives ſorties
Contre des gens à tort élevés juſqu'aux Cieux :
La célébrité ſert nombre d'audacieux.....
Mais elle a ſes dangers... j'ai quelque inquiétude.

DURAND, *à part.*

De ſe parler tout ſeul il a pris l'habitude,

Tel eſt l'homme occupé de ſon ſeul intérêt,
Et qui n'oſe à perſonne avouer ſon ſecret.
Conviction totale.

PHILEMON, *bas.*

Ah! quel heureux partage!
Si du ſuccès pour moi réſervant l'avantage,
Je trouvois un ami complaiſant ou léger,
Qui voulût ſur lui ſeul prendre tout le danger.

DURAND, *ſe plaçant devant Philemon.*

Il faut que mon mérite obtienne ſon ſalaire.

PHILEMON, *enſeveli dans ſes réflexions, le repouſſe.*

Paix! je ſuis occupé d'une importante affaire.

DURAND, *à part.*

C'en eſt trop! on ne veut m'entendre ni me voir:
C'eſt pour ne pas payer mes veilles, mon ſavoir; —
Il eſt Egoïſte, .... oui! — je puis, ſans plus attendre,
(*Il ſort en le menaçant.*)
L'aſſurer à Clermon. — Ah! je vais vous apprendre....

## SCENE VIII.

PHILEMON, *seul, souriant.*

MON Livre trop hardi languit chez l'Imprimeur.
Si j'engageois Durand à s'en dire l'Auteur !....
Le pédant qui compile & compile sans cesse,
N'a jamais fait gémir le lecteur ni la presse.
Il peut.....

## SCENE IX.

PHILEMON, LAPIERRE.

LA PIERRE, *une liste à la main.*

MONSIEUR voit-il du monde ?

PHILEMON.

Il le faut bien ;
Mais n'ouvrez plus aux gens qui ne sont bons à rien.

LA PIERRE.

D'après cet ordre-là j'aurai bien moins à faire.
Je suis Portier, de plus Lecteur de votre Père.
Chacun de ces emplois est assez fatiguant.

PHILEMON.

Ma Liste ?

LA PIERRE.

La voilà.

PHILEMON.

Que j'indique en lisant
Les hommes bons à voir.

(*Il va s'asseoir près d'une table, & prend une plume.*)

LA PIERRE.

Bien ! Ordonnez.....

PHILEMON.

(*Bas.*) « CLITANDRE. »
Cet homme a des talens, des vertus à revendre ;
Mais il fait mal sa cour, il n'a plus de crédit.

(*Haut.*)
Je n'y suis plus pour lui, pour Clitandre.

(*Il le raye.*)

LA PIERRE.

Suffit.

PHILEMON.

(*Bas.*)
« DORLIX » . . . . Il est fin, souple, il ira loin, je gage ;

(*Haut*)
Je recevrai Dorlix, — « LE COMTE DU RIVAGE. »

(*Bas.*)
J'aime à trouver l'utile, & me ris du clinquant.

(*Haut.*)
Serviteur, — « de la part du DUC DE SAINT-CERNANT. »...

(*Bas, & se levant.*)
Suivons un peu cet homme, encensons ses foiblesses.
Puisque la flatterie est l'aimant des richesses ;
Vantons jusqu'aux vertus de la Phryné qu'il a.
L'amour-propre répugne à ce manège-là ;
Le sacrifice est dur..... Le prix en dédommage !
D'ailleurs la sotte idole obtient un faux hommage !
Encor le lui rend-t-on dans l'ombre du secret ;

Sa faveur eſt publique, & rapporte en effet —
(*Haut.*) (*Bas en riant.*)
» *D'*ARTIGOL..... » Je crois voir ſa petite colère.
Je viens de l'embarquer dans une ſotte affaire....
J'eſpérois pouvoir mettre à profit ſes faux pas.....
Evitons tout reproche en ne le voyant pas.
(*Haut.*)
Vous lui refuſerez ma porte.

LA PIERRE, *à demi voix.*

Quel dommage !
C'eſt le plus honnête homme ; il eſt ſi bon ! J'enrage.

PHILEMON.

Qu'eſt-ce ? vous murmurez.

LA PIERRE, *ſouriant de ſouvenir.*

Mais.....

PHILEMON.

Quoi ?

LA PIERRE.

De tems en tems
De lui je recevois.....

PHILEMON

Fort bien !..... Je vous entends.
Les voilà, les humains ; l'intérêt ſeul décide
Leur mépris, leur eſtime, ils n'ont pas d'autre guide.

LA PIERRE, *bas.*

Voilà tous mes profits au Diable.... Ah ! ſi je peux
Plaire à l'oncle....

PHILEMON.

Eh ?

LA PIERRE.

Je dis que je ſuis fort joyeux
De ſavoir que votre oncle arrive.

PHILEMON, *à part avec le plus grand dédain.*

Peu m'importe
Son retour, ſon abſence.

LA PIERRE.

Ah! Monſieur, il apporte
Des tréſors.

PHILEMON, *à part.*

Des tréſors! le cas eſt différent.
(*Haut.*)
Voyons. — Fauſſe nouvelle indubitablement,
Bruit en l'air.

LA PIERRE.

Non, Monſieur, la nouvelle eſt très-ſure.
Si ſon Caiſſier n'eut pas contrefait l'écriture
De ſes correſpondans; ſi par-là le frippon
N'avoit ſçu lui voler plus d'un bon million,
Il ſeroit de retour depuis deux mois en France.
Enfin telle qu'elle eſt, ſa fortune eſt immenſe.

PHILEMON.

Ce cher oncle, on le dit l'homme le plus charmant!
(*A demi-voix, d'un air curieux & ſatisfait.*)
La Pierre, on le croit donc bien riche.

LA PIERRE.

Extrêmement.

PHILEMON.

Je pourrai l'embraſſer. Oh, Dieux! quelle allégreſſe!

Riche extrêmement?

LA PIERRE.

Oui.

PHILEMON.

Mon âme eſt dans l'ivreſſe.
J'étois bien jeune encor, quand mon oncle partit;
Cependant mon amour..... mon cœur..... Qu i vous a dit
Ce que vous m'apprenez?

LA PIERRE.

Un fort bon Domeſtique
Très-zèlé pour votre oncle, & ſon valet unique:
Il vient pour l'annoncer.

PHILEMON.

Cherchez-le de ma part;
Dites-lui que je veux lui parler à l'écart.
Allez vîte, ſur-tout, je ne vois plusperſonne!

LA PIERRE.

Vos amis?

PHILEMON.

Des Amis! faites ce que j'ordonne.

## SCENE X.

PHILEMON, *ſe promenant d'un air ſatisfait.*

OUI, mon cher oncle eſt riche ! il change mes projets...
Pour lui faire ma cour avec quelque ſuccès,
Etudions d'abord ſon cœur, ſon caractère.
L'art heureux de ſéduire eſt né de l'art de plaire.
(*Avec réflexion.*)
C'eſt la force ou l'adreſſe ici-bas qui fait tout,
Qui règle l'Univers de l'un à l'autre bout.
Du moment qu'on n'a pas reçu pour ſon partage
De l'Aigle ou du Lion la force & le courage,
Serpent adroit & ſouple, il faut ſe replier,
Et ſavoir ſous les fleurs ſe frayer un ſentier.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

### LA PIERRE, FLORIMON.

FLORIMON, *en robe de chambre avec une petite perruque ronde. Il a toujours l'air satisfait, & craint de s'échauffer en parlant ou en marchant ; il porte d'une main ſon mouchoir, de l'autre ſa boëte.*

EH, la Pierre.

LA PIERRE.

Monſieur?

FLORIMON.

Viens, ſuis moi, mon enfant.
Ma femme fait un bruit dans l'autre appartement!....
Je n'y pourrois jamais digérer qu'avec peine,
Et je crois même avoir tant ſoit peu de migraine. —
(*Il ſe jette dans un fauteuil.*)
Il me tarde de voir mon frère de retour.....
Pour qu'il faſſe bâtir dans le fond de la Cour

Un réduit où je puiſſe, en plein jour, ſur ma chaiſe,
Et la nuit, dans mon lit, repoſer à mon aiſe.
Eh, la Pierre.

LA PIERRE.

Monſieur ?

FLORIMON.

Mon livre favori,
Tu l'a pris avec toi, ſans doute ?

LA PIERRE, *montrant un petit Livre.*

Le voici,
Et bien enveloppé.

FLORIMON.

Quel excellent ouvrage !
L'Auteur eſt ſûrement un Philoſophe, un Sage;
Ami vrai des humains, loin de les régenter,
D'exagérer leurs maux, ou de leur inſulter,
Il les conſole. Lis.

LA PIERRE, *touſſe.*

Hem..... « Troiſième Chapitre ».

FLORIMON.

Non, recommence tout ; relis juſques au titre.
Quel titre ! on ne ſauroit l'entendre aſſez ſouvent ;
Il chatouille le cœur trop agréablement.

LA PIERRE, *avec emphaſe.*

» L'ALMANACH DES CENTENAIRES ».

FLORIMON, *d'un ton de complaiſance.*

On devroit bien orner ce bon Livre d'Eſtampes,
De Vignettes, d'Amours, de jolis Culs-de-lampes.

LA PIERRE.

« Quelques Soldats ſont morts à Rome, à la cent
» vingtiéme année de leur âge »

FLORIMOND, *d'un petit air gaillard.*

Les gaillards! cent vingt ans! Donc à ce compte-là
J'ai cinquante ans à vivre, & peut-être au-delà.
Je ne suis qu'un enfant.

LA PIERRE.

« L'Univers vient de perdre le célèbre Charitides,
» âgé de cent trois ans: il est mort de fatigue, en
» composant son Dictionnaire des Dictionnaires ».

FLORIMON, *ricanant.*

Quand je perdrai la vie,
Ce ne sera jamais pour pareille folie.
Ma paresse elle-même en sera caution.
A cent ans bien sonnés..... A l'âge de raison.....
Peut-on rêver encore au Temple de Mémoire,
Ne point apprécier tout fantôme de gloire,
Et ne préférer pas quatre digestions
Faites tranquillement, au plus fameux des noms!

## SCENE II.

CONSTANCE, MARTON, FLORIMON, LA PIERRE.

FLORIMON, *avec humeur, voyant venir Constance & Marton.*

QUOI! des fâcheux ici je ne serai point quitte!
Dans ma chambre à coucher renfermons-nous bien vite.
(*A Marton, qui lui fait des révérences.*)
Oui, oui..... Serviteur. Viens.
(*Il remet à la Pierre son mouchoir & sa boëte. Ils sortent.*)

## SCENE III.

MARTON, CONSTANCE; *elles ſont quelque tems ſans parler.*

MARTON, *à part.*

Elle ne me dit rien....
(*En ſoupirant bien fort.*)
Ah!

CONSTANCE.

Tu ſoupires?

MARTON.

Oui; pour nouer l'entretien. —
Mon Maître vous a dit à ſon heure dernière
Qu'en ces lieux Polidor vous tiendroit lieu de père.
Il arrive aujourd'hui: nous ſaurons....

CONSTANCE, *comme voulant laiſſer échapper un ſecret.*

Ah, Marton!

MARTON, *d'un ton engageant.*

Courage; quatre mots encore ſur ce ton,
Je ſuis au fait. Allons.

CONSTANCE, *avec une tendre langueur.*

Gardes-toi de ſurprendre
Un ſecret....

MARTON.

Je le ſais, vous avez le cœur tendre...

CONSTANCE.

Dieux ! parles bas.

MARTON.

Pourquoi ? Quand j'aime de bon cœur
Sans façon je l'avoue, & je m'en fais honneur.

CONSTANCE.

Tu plaisantes.

MARTON.

Ma foi, non: plus d'enfantillage.
Ouvrez-moi votre cœur... parlez... cela soulage.

CONSTANCE, *avec effusion de cœur.*

Ah, je le sens !

MARTON, *finement, & cherchant à lire dans son cœur.*

Tant mieux. — Aimez vous Philemon ?
Votre œil se rembrunit ; j'y vois le dédain... Bon !—
Quant au beau Chevalier ; oh ! c'est une autre affaire !
Convenez, entre-nous, qu'il est formé pour plaire.
Vous souriez ; bon signe. Il est intéressant :
Tout annonce chez lui le plus sincère amant.

CONSTANCE.

J'ignore si, pour lui, ma tendresse est extrême ;
Mais je sais qu'il m'est cher beaucoup plus que moi-même.
Ces grands mots : *flâme*, *amour*, qui, dans tous nos Romans,
Me paroissoient si bien rendre les sentimens ;
Comme ils me semblent froids ! A te parler sans feindre,
Ce que je sens, Marton, ils ne sauroient le peindre.
Le Chevalier me charme, & pourtant je le crains...
Plus que lui je ressens ses plaisirs, ses chagrins...
On diroit, tant mon âme à la sienne est unie,
Que nous n'en avons qu'une, & qu'une même vie.

MARTON.

L'amant fait-il ? . . .

CONSTANCE, *troublée.*

O Ciel !

MARTON.

Qu'a donc cela d'affreux ?
Polidor vous deſtine à l'un de ſes Neveux.

CONSTANCE.

A l'himen d'un aîné, ſelon tout apparence,
On ſongera d'abord.

MARTON.

Rompez donc le ſilence.

CONSTANCE.

Moi, que j'ôſe avouer un dangereux penchant ! . . .
Non, jamais.

MARTON, *éclatant de rire.*

Cet orgueil me paroît trop plaiſant :
Il s'apprivoiſera.

CONSTANCE, *fièrement.*

Marton.

MARTON.

Oui, c'eſt l'uſage :
Mon Dieu, ne ſais-je pas comme on eſt à votre âge !
Notre cœur quelque tems écoute tour à tour
Les conſeils de l'honneur & la loi de l'amour ;
Mais leur débat ne peut durer toute la vie,
Et vient l'heureux moment qui les reconcilie.

CONSTANCE, *d'un ton impérieux.*

Oh, finiſſez !

MARTON,

(*A part.*) (*Voyant venir le Chevalier.*)

Quel ton ! Bon, voici mon vengeur.

CONSTANCE, *troublée, en reprenant le ton de la confiance.*

Marton, le Chevalier !

MARTON.

Eh bien, vous fait-il peur ?

CONSTANCE.

Il vient dans ce Sallon, prenons vîte la fuite.

MARTON.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, une telle conduite ?

(*Finement.*)

Ah, j'entends ! vous voulez qu'il devine...

CONSTANCE.

Marton,

Vous rêvez !

MARTON, *riant avec fineſſe.*

Non vraiment, le ſtratagême eſt bon ;

L'amoureux Chevalier aura ſoin de ſe dire :

Quoi, Conſtance me voit, ſe trouble & ſe retire ;

Elle m'aime à coup ſûr, & me croit dangereux.

CONSTANCE, *naïvement.*

Comment, tu crois cela ? Reſtons.

MARTON.

Vous ferez mieux.

(*Bas.*)

Elle eſt à nous.

## SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *s'arrêtant au fond du Théâtre.*

QUEL air décent, & qu'elle eſt belle!
Oſons lui déclarer!... Ah! ſuis-je digne d'elle!
Je tremble en l'abordant.

MARTON, *bas à Conſtance.*

Quel regard amoureux!
Voyez-le donc; ſon âme a paſſé dans ſes yeux.

CONSTANCE, *bas à Marton.*

Le cœur me bat.

LE CHEVALIER, *s'avançant avec trouble.*

Souffrez que mon âme ravie....
De vous ſeule attendant le bonheur de ma vie,
Vous dévoile un ſecret important....

CONSTANCE, *agitée.*

Mais, Monſieur,
Mais.... puis-je l'écouter ce ſecret... & l'honneur...

LE CHEVALIER, *vivement.*

Ah! Madame, l'honneur?... c'eſt lui ſeul qui m'inſpire:
Plaire par lui, voilà le bonheur où j'aſpire.
Pour un ſexe enchanteur la gloire a des appas,
Et malgré moi la paix enchaîne ici mon bras;
Mais nous aurons la guerre, oui, la nouvelle eſt ſûre;
J'ai des preſſentimens du plus heureux augure;
Je me ſignalerai.

CONSTANCE,

CONSTANCE, *à part.*

Dieux ! quel trouble eſt le mien !

MARTON, *bas, d'un air ſatisfait.*

Ils vont s'expliquer, bon !

LE CHEVALIER.

Ah ! pour vous peindre bien
La pureté du feu qui conſume mon âme,
Qui l'enflâme à jamais, ſouffrez.....

## SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, DURAND.

DURAND *ſe jettant entre les Amans.*

MONSIEUR, Madame,
Daignez ſolliciter ma chère penſion.
(*Au Chevalier.*)
Monſieur, votre oncle arrive.

CONSTANCE, *ſe remettant.*

Allons, ſuis-moi, Marton.
Je reſpire.

(*Elle ſort.*)

## SCÈNE VI.

### MARTON, DURAND, LE CHEVALIER.

DURAND, *à Marton.*

ARRÊTEZ, Ciprine étoit moins belle:
Soyez, en ma faveur, douce, humaine comme elle.

MARTON, *avec humeur.*

Euh, l'animal!

(*Elle sort.*)

## SCÈNE VII.

### DURAND, LE CHEVALIER.

DURAND, *à lui-même.*

VOILA comme on traite un Savant.
(*Au Chevalier.*)
Je sais que mon Disciple est sensible, obligeant.....

LE CHEVALIER, *qui n'a pas écouté Durand.*

L'indulgente bonté dans ses yeux étoit peinte!
J'allois de mon amour l'entretenir sans crainte!
Quand trouver désormais pareille occasion?

DURAND.

Oui, pour me faire avoir.....

LE CHEVALIER.

Volons vers Philémon ;
Il peut ſervir mes feux.

(*Il ſort.*)

## SCENE VIII.

DURAND, *ſeul, comme anéanti.*

IL ne veut pas m'entendre.....
(*Avec emphaſe.*)
Accourez le confondre, ô divin Alexandre,
Qui penſiez tout devoir à votre Inſtituteur,
Et qui de ſes leçons vous faiſiez tant d'honneur,
Que vous les préfériez aux lauriers de Bellonne! —
Auſſi la penſion d'Ariſtote étoit bonne.
Et moi rien ; puis l'on dit que je me plains toujours !
Quand tout l'Univers rêve armes, fortune, amours,
Ne puis-je m'occuper du bonheur de ma vie ?
Chacun pour ſoi. Mais tel m'accuſe de manie,
Qui, mendiant le prix de quelque lâcheté,
Des Grands, des Parvenus tour à tour rebuté,
Leur a rendu vingt ans ſa préſence importune,
Et dans leur anti-chambre attendroit la fortune,
S'il n'avoit emprunté, pour la ſaiſir enfin,
Les aîles de Mercure, ou les rets de Vulcain.

## SCENE IX.

DURAND, PHILEMON.

PHILEMON, *haut à la cantonade.*

CERTAIN de mon ſecours, raſſurez-vous, mon frere:
J'aime à vous voir brûler d'une flamme ſincere,
Pour couronner vos vœux je n'épargnerai rien.
(*En avançant ſur la ſcène.*)
Reſte à voir maintenant ſi Conſtance a du bien.
(*Légérement.*)
En ce cas, comme vous, je brûle pour ſes charmes,
J'adore ſes vertus, &, mettant bas les armes,
Je déclame tout haut contre le célibat.
Bon, j'apperçois Durand.

DURAND, *à part.*

Voilà mon autre ingrat.

(*Avec une ſatisfaction intérieure.*)
J'ai remis à Clermon le ſoin de ma vengeance:
Il eſt déjà parti.

PHILEMON (*à part en l'examinant.*)

Nous ſommes mal, je penſe.

Oh, ma foi, qu'il s'arrange! il me faut un Prôneur:
C'eſt lui que je choiſis, je lui fais cet honneur.
(*Haut.*)
Ah, le petit cruel! comment donc, il m'évite?
Qu'eſt-ce, mon bon ami, vous me fuyez!

DURAND.

Bien vite:

Vous n'avez pas daigné me parler tantôt.

PHILEMON, *d'un peu loin.*

Moi !

Je m'occupois de vous, j'en jure ſur ma foi.

(*Durand s'arrête.*)

Quoi, diſois-je, un mortel que j'eſtime & révere,
Que je regarderai toujours comme mon pere,
Qui m'a formé le cœur, ſans fortune languit !

DURAND, *revenant.*

Quoi, vous penſiez à moi !

PHILEMON.

Votre ſort m'attendrit.
Mais au retour de l'oncle, il faut qu'ici tout change.
Pour le mettre à profit, je vois que l'on s'arrange.
Mon cher, une famille eſt un petit état :
Et je penſe toucher au moment délicat
Où quelque homme en faveur s'empare de la ſcène :
Pour l'intérêt public chacun feint d'être en peine ;
Et le dernier ſujet, de lui ſeul s'occupant,
Songe à tirer parti de cet événement.
Moi, pour vous obliger, je veux avec adreſſe
De l'oncle, ſi je puis, m'attirer la tendreſſe.

DURAND, *avec empreſſement.*

Dieux, où trouver Clermon !

PHILEMON.

Il faut le ménager :
Ce valet, m'a-t-on dit, n'eſt pas à négliger :
Il a quelque crédit ſur l'eſprit de ſon maître ;
Il guidera mes pas, il me fera connoître
Le moyen de lui plaire & de gagner ſon cœur.
De mon ami pour lors je ferai le bonheur :

Oui, nous partagerons enſemble comme freres
Les bienfaits de mon oncle.

DURAND, *à part avec le plus grand chagrin.*

Ah, les belles affaires
Que je tramois tantôt, en parlant mal de lui!

PHILEMON, *bas finement.*

Je le tiens.

DURAND, *à part.*

Malheureux, j'ai détruit mon appui!
Euh, bourreau!

PHILEMON.

Mon ami, qu'eſt-ce qui vous arrête?

DURAND, *avec le plus grand intérêt.*

En abordant votre oncle, ayez bien dans la tête
Qu'il déteſte un mortel trop occupé de ſoi.

PHILEMON.

(*bas.*) (*haut.*)
M'auroit-il pénétré? Venez, embraſſez-moi.
Vous n'aurez pas en vain paſſé votre jeuneſſe
A me communiquer le ſavoir, la ſageſſe....

DURAND, *attendri.*

Je le connoiſſois mal.

PHILEMON.

Un Précepteur prudent,
Sage, inſtruit, eſt du Ciel un ſi rare préſent,
Que les Dieux de la terre en trouvent avec peine:
Le phénix eſt moins rare.

DURAND.

Oui, la choſe eſt certaine.
(*A part.*)
Pourquoi repartoit-il, ce malheureux valet?

PHILEMON.

Mon amitié me dicte un excellent projet.
( *D'un ton careſſant.* )
Tout le monde vous dit un docte perſonnage :
Votre nom peut lui ſeul illuſtrer un ouvrage. . . .

DURAND.

Mais. . . .

PHILEMON.

Je vous fais du mien un généreux préſent. —
( *bas.* )
Je me tais s'il déplait, je me nomme s'il prend.

DURAND.

Il eſt vrai que moi ſeul ayant ſu vous apprendre
Les choſes qu'il contient, l'honneur, à le bien prendre. . . .

PHILEMON.

Vous en revient. D'ailleurs, ſoutenez hardiment
Que l'ouvrage eſt de vous quatre jours ſeulement ;
Bientôt vous le croirez plus que le plus crédule.
Nos Auteurs du bel air ont-ils un tel ſcrupule ?
Paris, comme la Cour, connoît leur Apollon.
Ces Odes où l'on fait rougir Anacréon,
Ces Bouquets ſans odeur déſavoués de Flore,
Ces Épitres où brille une éternelle aurore,
Ces Éloges fardés diſtillant la fadeur,
Ces Drames où Thalie eſt toujours en fureur,
Tant d'autres monſtres nés au ſein de la miſere,
Dans le fat qui les paye ont un crédule pere,
Qui, ſottement bercé par l'orgueil, par l'erreur
Se croit un habile-homme & s'érige en cenſeur.
Quel cenſeur ! juſte ciel !

DURAND, *riant.*

La plaiſante ſotiſe !

PHILEMON, *à part.*

Il en convient du moins : j'admire sa franchise.

DURAND (*avec complaisance.*)

Parlons de mon ouvrage encore, s'il vous plaît.

PHILEMON, *à part.*

Son ouvrage est fort bon !

DURAND.

S'il prend bien en effet,
Comme il faut l'espérer, croyez-vous qu'on me donne
Une pension ?

PHILEMON.

Oui, certainement & bonne.
(*bas.*) (*haut.*)
Il croit l'avoir. Pourvu qu'on fasse quelque bruit,
Une cabale prône, & la fortune suit.

DURAND, *à part, avec le plus vif regret.*

J'ai pu le soupçonner de n'aimer que lui-même !
(*Il écoute.*)
Réparons.... Des chevaux ! mon chagrin est extrême.
(*Haut, embrassant Philemon.*)
Ah, mon aimable Emile !

PHILEMON.

Ah, mon cher Gouverneur !
(*Il s'échappe de ses bras en faisant des efforts pour ne pas rire.*)
Il me croit occupé de lui, de son bonheur.
En effet, je lui dois, on ne peut davantage :
Il m'a dicté vingt mots d'un antique langage !

DURAND, *revenant & passant devant Philemon avec précipitation.*

Votre oncle....

## SCENE X.

PHILEMON, POLIDOR, LE CHEVALIER, Mme FLORIMON.

LE CHEVALIER.

QUEL bonheur !

PHILEMON, *avec affectation.*

Quel plaiſir de vous voir !
Le tranſport que je ſens ne peut ſe concevoir.

Mad. FLORIMON, *d'un ton moitié bavard, moitié important.*

C'eſt moi, c'eſt pourtant moi qui l'ai vu la premiere :
C'eſt que rien ne m'échappe à moi pour l'ordinaire ;
Je vois tout.

POLIDOR.

Laiſſez-moi reſpirer quelque tems.
Je preſſe ſur mon ſein, j'embraſſe mes parens,
Je me vois dans leur bras après vingt ans d'abſence ;
Je viens faire couler leurs jours dans l'opulence :
Ils peuvent de mes biens jouir avec honneur,
Puiſqu'ils ne coûtent pas un reproche à mon cœur.
Quelle félicité pour une âme ſenſible !

Mad. FLORIMON.

Pour vous bien recevoir, je ferai l'impoſſible.
Voici l'appartement où vous allez loger ;
Il vous plaira ; c'eſt moi qui l'ai fait arranger :
Vous y pourrez trouver l'utile & l'agréable.
Juſques dans les détails je ſuis incomparable,
Et je prétends qu'ici vous faſſiez tout par moi ;
Oui, vous m'admirerez, c'eſt le mot.

POLIDOR, *impatienté par degré.*

Je le croi.

Madame FLORIMON.

Je m'admire ſouvent moi-même, quand j'y penſe,
Et je n'ai point d'orgueil.

POLIDOR.

Je ne vois point Conſtance.

Madame FLORIMON.

D'après mes bons conſeils, elle ſort dans l'inſtant,
Pour faire une viſite aux ſœurs de Clidamant
Qui depuis quelques jours eſt dans le miniſtere.
(*D'un air myſtérieux & capable.*)
Vous ſaurez mes projets. Pour aujourd'hui, mon frere,
Pardon, ſi pluſieurs fois j'entre, reviens & ſors :
Il faut que je mette ordre au dedans, au dehors.
Vous êtes tout ſurpris de me voir cette tête ?

POLIDOR.

Oh, beaucoup !

Madame FLORIMON. (*Elle ſort & rentre dans le courant de la ſcène pluſieurs fois ſans conſéquence.*)

Vous verrez !

POLIDOR

Conſtance eſt belle, honnête :
Mes enfans, l'un de vous voit en elle ſa ſœur,
L'autre ſon épouſe.

LE CHEVALIER, *bas à Philemon.*

Ah, s'il liſoit dans mon cœur !....

PHILEMON, *bas au Chevalier.*

Un moment ; nous verrons ce que nous devons faire.

POLIDOR.

Mon ami, tu me plais ſous l'habit militaire.

PHILEMON. (*Pour captiver ſon oncle, cache ſous un air moitié froid la prétention & l'importance.*)

Il annonce l'amour de la célébrité ;
Il prouve qu'ennemi de l'inutilité,
On veut ſacrifier ſes jours à ſa patrie.

POLIDOR, *avec complaiſance.*

Mon cher neveu, bien dit !

LE CHEVALIER, *vivement.*

Ah, ma plus forte envie
Seroit de mériter un immortel laurier,
A travers les périls bravés par le Guerrier,

Et de le déposer aux genoux d'une belle !
L'hommage de mon cœur seroit plus digne d'elle.

POLIDOR.

Qu'une pareille ardeur ne s'éteigne jamais !
J'aime à te voir former de si nobles projets.

PHILEMON.

Sans ces heureux élans point de gloire parfaite.
L'homme qui veut payer une servile dette,
En entrant malgré lui dans les sentiers de Mars,
Y rampe bassement, court les mêmes hasards,
Et meurt sans obtenir la plus foible couronne.
Il faut tout voir en grand dans les champs de Bellonne.

POLIDOR, *avec admiration.*

Bravo !

Madame FLORIMON, *revenant vîte.*

C'est comme moi.

POLIDOR.

Eh ! ma Sœur, entre nous,
Qu'ont à démêler Mars & Bellonne avec vous ?
Depuis quand avez-vous l'âme si militaire ?

Madame FLORIMON, *un peu déconcertée.*

Parlez, parlez, j'ai là vraiment plus d'une affaire.
(*Elle sort.*)

POLIDOR.

Et toi, mon cher ami, toi, qui parle si bien,
A quoi t'occupes-tu, que fais-tu, dis ?

PHILEMON.

Moi ? rien.

POLIDOR.

Tant pis, morbleu, tant pis ! Rien ! quoi, rien, à ton âge !

PHILEMON.

De grace, écoutez-moi...

POLIDOR, *en colère.*

Non, tête-bleu ! j'enrage,
Moi, qui parcours les mers dès mes plus jeunes ans,
De voir le monde plein de lâches fainéans,
Qui veulent s'exempter de la tâche commune.

PHILEMON.

Mais, mon Oncle !...

POLIDOR.

Tais-toi, ce titre m'importune.
Sois bon à quelque chose, alors je t'avouerai.
Monsieur vit pour lui seul....

PHILEMON.

Quand je m'expliquerai,
Vous saurez....

POLIDOR.

N'est-ce pas bien employer sa vie !

PHILEMON.

(*Bas.*) (*Haut.*)
Comme un autre. Daignez m'écouter, je vous prie,
Un seul instant; pour lors...

POLIDOR.

Allons, je le veux bien;

Mais ne me dites pas que vous ne faites rien.
Depuis l'instant heureux où l'homme raisonnable,
Sentit le doux besoin de servir son semblable,
Et forma les liens de la société,
Elle aime, elle chérit l'homme de probité
Qui lui rend à son tour les secours qu'il en tire,
Qui, ne le pouvant pas, tout au moins le desire;
Elle mépriſe & voit d'un regard irrité,
Ces frêlons importuns, nés de l'oisiveté;
Qui, sans fournir de fonds, prétendent au partage,
Et des travaux d'autrui se font un appanage.
Tout augmente l'horreur que pour eux je ressens.

PHILEMON.

Comme j'aime à vous voir ces nobles sentimens!
Mon cœur s'énorgueillit d'en avoir de semblables.
J'abhorre, comme vous, ces êtres mépriſables,
Qui se font & l'objet & le centre de tout;
Par leur syſtême affreux ils me pouſſent à bout.
(*Tirant Polidor à l'écart, & affectant un air modeſte.*)
Je n'ai pas toujours fait des recherches ſtériles;
Et je rendrai, je crois, mes études utiles,
Si, rempliſſant jamais des poſtes importans,
Je puis aux malheureux conſacrer mes momens...
Mais... sans fonds, point de charge...

POLIDOR, *vivement.*

Il faut en chercher une. —
Mes enfans, je croirois n'avoir pas fait fortune,
Si je ne savois pas à propos m'en servir;
Plus agréablement je ne puis en jouir,
Qu'en vous portant au bien. — Enfin, voyons mon Frere.

Madame FLORIMON.

Oh ! l'éveiller n'eſt pas une petite affaire...
Et vous ne ſavez pas les manœuvres qu'il faut.
Il ſe croit mort, ſitôt qu'on l'éveille en ſurſaut ;
Mais j'y réuſſirai. Vous conviendrez, j'eſpère,
Que dans cette maiſon, je ſuis très-néceſſaire.
Qu'y feroit-on ſans moi ? rien, ou tout iroit mal.

POLIDOR, *s'impatientant toujours plus fort.*

D'accord.

Madame FLORIMON.

Je ris de voir l'indolente Orſonval,
Qui, fière de pincer ſa harpe ou ſa guitarre,
De danſer, de chanter, ſe croit un talent rare,
Se croit dans l'Univers un être eſſentiel !

POLIDOR.

Elle a grand tort.

Madame FLORIMON.

Sans doute, & mon dépit mortel
Naît de la voir toujours parler de ſon mérite,
Tandis que moi, moi, moi, jamais je ne me cite.

POLIDOR, *éclatant.*

Eh, têtebleu, ma Sœur, voyons donc Florimon !

Madame FLORIMON, *étonnée.*

Je ne m'emporte, moi, pour aucune raiſon.

PHILEMON, *à part.*

Nous parlerons vertu, puiſqu'elle l'intéreſſe.

LE CHEVALIER, *bas à Philemon.*

Voici l'instant heureux de servir ma tendresse.

POLIDOR, *embrassant encore ses neveux.*

Venez, mes chers amis.— Ah, puissent vos enfans,
Vous rendre quelque jour le plaisir que je sens!

*Fin du second Acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

PHILEMON, enſuite DURAND.

PHILEMON.

TOUT le monde ſe tait ſur les biens de Conſtance :
Mauvais ſigne !..... Je puis favoriſer, je penſe,
Les amours de mon frère. — Eh, mon Dieu, qu'avez-vous ?

DURAND, *avec le plus grand trouble.*

L'avez-vous vu ?

PHILEMON.

Qui donc ?

DURAND.

Clermon. C'eſt fait de nous !
On le cherche par-tout de la part de ſon maître.

PHILEMON.

Qu'importe ?

DURAND.

Polidor vous a-t-il fait connoître ?....

PHILEMON.

Quoi ?

DURAND, *comme héſitant.*

Qu'il vous ſoupçonnât d'être un peu.... perſonnel?

PHILEMON, *vivement, & voulant le ſaiſir.*

Monſieur.....

DURAND, *s'échappant.*

Le voici. Paix !..... Il eſt eſſentiel
Que je ſois à l'affut.

## SCENE II.

PHILÉMON, *ſeul, profondément.*

TOUT ceci me chagrine !
Oh bien..... Je n'aime pas, moi, que l'on me devine!
Diviſons les ſoupçons à tout évènement.

## SCENE III.

POLIDOR, PHILEMON.

POLIDOR.

QUEL eſt l'homme qui ſort ?

PHILEMON *reprenant le ton léger.*

Antonius Durand,
Mon pédadogue.

POLIDOR.

Il a le front atrabilaire.

PHILEMON.

C'eſt pourtant un bon homme, un plaiſant caractère.
Alors qu'il entreprit notre éducation,
Ma mère lui promit certaine penſion,
Dont il rêve toujours, dont il parle ſans ceſſe.
Rien n'eſt plus juſte; il faut lui tenir la promeſſe
Dès qu'on le pourra.

POLIDOR.

J'aime à te voir bienfaiſant.

PHILEMON.

Mais ce qui me paroît en lui divertiſſant,
C'eſt de voir comme il eſt franchement ſon idole.
Du moment qu'il pourra vous dire une parole,
Le Pédant vantera ſon érudition,
Il vous demandera ſa chère penſion.
Si vous le refuſez, dans ſon dépit extrême,
Il vous accuſera de vivre pour vous-même,
De ne ſonger qu'à vous. Il a fait, ſans raiſon,
Un reproche pareil à toute la maiſon.

POLIDOR, *de l'air d'un homme qui a des doutes.*

Bien ſans raiſon, dis vrai?

PHILEMON, *héſitant.*

Mais.....

POLIDOR.

Point de mais, de grace.

PHILEMON.

Quoi! vous voulez?.....

POLIDOR.

Je veux qu'on se mette à ma place,
Et qu'on m'aide du moins à placer mes bienfaits.

PHILEMON.

Dois-je de mes parens?.....

POLIDOR.

Non, je te blâmerois
De noircir en public leurs mœurs, leur caractère;
Mais avec moi tu dois écarter tout mystère:
Feindre avec ton ami, seroit un trop grand tort.

PHILEMON.

Mon oncle, en vérité, vous m'embarrassez fort.
Comment, vous desirez?.....

POLIDOR.

Je fais plus, je l'exige:
Ou confirme, ou détruis le soupçon qui m'afflige.
Quoi, je ne pourrois pas les rendre tous heureux,
Moi qui venois exprès!.... Mon sort seroit affreux.

PHILEMON.

Pourquoi vous alarmer? Par exemple, mon pere,
Pourvu qu'il dorme, mange, & pourvu qu'il digere,
Pourvu qu'il vive enfin, tout lui devient égal.
Durand l'en blâme; moi, je n'y vois point de mal.

POLIDOR.

Cette oisiveté....

PHILEMON.

Bon, que peut-il davantage?
Veut-on lui reprocher les défauts de son âge,
Sur-tout lorsqu'il n'a point consumé ses beaux ans
A des riens, comme font les merveilleux du tems,
Qui, pour jouer un Wisth, dîner, souper en ville,

Penſent remplir au monde un rôle fort utile ?
( *D'un ton ſententieux.* )
Quand près de cinquante ans l'on a ſervi ſon Roi,
On a, je crois, le droit de vivre en paix chez ſoi.

POLIDOR, *ſe calmant un peu.*

Tu dis vrai ; mais....

PHILEMON.

Durand blâme encore ma mere.
Vous avez remarqué quel eſt ſon caractère ?

POLIDOR.

A-peu-près : j'ai cru voir qu'elle aime à ſe citer.

PHILEMON.

Oh, oui ! tout lui paroît matiere à ſe vanter ;
Et pour faire avec nous la femme eſſentielle,
Elle veut que ſans ceſſe il ſoit queſtion d'elle.
La choſe eſt toute ſimple, & ne me ſurprend pas.
Toute femme qui voit éclipſer ſes appas,
D'un amour ſuranné qui craint le ridicule,
S'arrange avec le monde, en ſecret capitule :
Pour y tenir ſon coin & cacher ſon dépit,
Elle devient alors joueuſe, ou bel eſprit ;
De la dévotion affiche l'étalage,
Ou prend avec éclat les rênes du ménage. —
Eh bien, ce dernier rôle eſt, je crois, le meilleur
Pour celle qui le prend, ſur-tout pour le bonheur
De ceux que le deſtin force à vivre avec elle.

POLIDOR.

L'on peut voir tout cela d'un autre œil.

PHILEMON.

Bagatelle !
Sans mes ſoins, vous alliez vous chagriner pour rien.

(*Appuyant.*)
Quant à mon jeune frere, il lui reproche....

POLIDOR.

Eh bien,
Quoi ?

PHILEMON.

Que pour s'avancer il desire la guerre ;
De sorte qu'il faudra voir ravager la terre,
Porter chez nos voisins la mort ou la terreur,
Pour procurer, dit-il, quelque grade à Monsieur. —
Ce desir d'illustrer son nom par la victoire,
D'aller à la fortune en se couvrant de gloire,
Vice qui fait d'un chef le fléau de l'Etat,
Devient une vertu dans le cœur d'un soldat.

POLIDOR.

Ta bonté, ton esprit prêtent à tout des charmes ;
Tu veux diminuer, je le vois, mes alarmes.
Sur mes gardes, pourtant, je n'en serai pas moins.

PHILEMON, *froidement.*

Mais, pourquoi ?....

POLIDOR.

Je saurai récompenser tes soins.
Je veux lire un instant dans l'ame de Constance :
Je l'attends.... La voici. Reviens en diligence
Dès qu'elle sortira. Tu sauras mes projets.

PHILEMON, *à part, en sortant.*

Ah ! Mons Durand voudroit démêler mes secrets !

## SCENE IV.

### CONSTANCE, POLIDOR.

POLIDOR. *Il fait avancer des ſiéges.*

( *A part.* )

FEIGNONS, pour ménager un ſexe trop ſenſible.

CONSTANCE, *à part.*

Cachons bien mon amour, s'il eſt encor poſſible.

POLIDOR.

Embraſſez-moi, ma fille, une ſeconde fois.
Je crois voir mon ami, ſi-tôt que je la vois.
Aſſeyons-nous : Je veux vous conſulter, Conſtance ;
Sur une affaire : elle eſt de très-grande importance.
( *Il la fait aſſeoir.* )
Votre pere eut deſſein d'unir nos deux maiſons :
Vous daignâtes répondre à ſes intentions.....

CONSTANCE.

Oui, Monſieur ; à ſes loix mon cœur toujours fidèle.....

POLIDOR.

Un moment, s'il vous plaît : — La fortune cruelle
M'accable en ce momenr du poids de ſes revers ;
Tout mon bien a péri dans le trajet des mers ;
Mais le vôtre eſt ſauvé.....

CONSTANCE, *avec tranſport.*

Je pourrai donc vous rendre
Les ſecours que mon pere obtint d'un ami tendre ;

Adoucir les deſtins de vous, de vos parens,
Dans le ſein du bonheur faire couler vos ans.....

POLIDOR.

J'accepte vos bienfaits, généreuſe Conſtance!
Ordonnez maintenant de la reconnoiſſance.

CONSTANCE.

De la reconnoiſſance! eh pourquoi, s'il vous plaît?
Pour m'avoir procuré le bien le plus parfait,
(*A part.*)
Le bonheur d'être utile.... A qui, grands Dieux!

POLIDOR.

Ma fille,
Vous allez en effet enrichir ma famille;
Mais c'eſt par vos vertus plus que par votre bien.
Vous penſerez toujours de même?

CONSTANCE.

Oh, oui!

POLIDOR.

Quoi! rien
Ne vous fera changer?

CONSTANCE.

Ah! croyez, je vous prie!...

POLIDOR.

Vous penſerez toujours que d'une main chérie
Nous pouvons accepter des bienfaits ſans rougir;
Qu'entre deux vrais amis celui qui peut jouir
Du bien de réparer un malheur reſpectable,
Étant le plus heureux eſt le plus redevable?

CONSTANCE.

Peut-on avoir une âme, & penſer autrement?

POLIDOR, *ſe levant avec joie.*

Félicitez-moi donc, & ſachez maintenant

Ce que je ne pourrois vous cacher dans la ſuite.
Votre fortune...

CONSTANCE.

Eh bien ?

POLIDOR.

Un revers l'a détruite.

CONSTANCE, *à part.*

Chevalier, c'en eſt fait, je ne puis rien pour toi.

POLIDOR.

Auquel de mes Neveux donnez-vous votre foi ?
Que votre cœur choiſiſſe ; & dans cette journée,
Vous nous appartenez par un doux hyménée.

CONSTANCE, *dans le plus grand abattement.*

Moi, Monſieur, que chez vous j'ôſe donner des loix!
Je ſais trop qui je ſuis & ce que je vous dois.

POLIDOR, *fâché.*

A nos conventions, ſongez, je vous ſupplie ;
Oui, ſongez qu'un refus me fâche & m'humilie.
Je mérite, je crois, de faire des heureux.

CONSTANCE.

Ah! ne m'accablez pas, mortel trop généreux!
De toutes vos bontés & confuſe & ravie,
Je veux vous devoir tout, & pour toute ma vie.
Choiſiſſez mon époux, & décidez mon ſort. —
(*A part, en ſortant.*)
Son choix va me donner ou la vie ou la mort.

POLIDOR.

C'eſt aſſez Pour répondre à votre confiance,
Croyez que ma raiſon va régler la balance.

J'ai d'un œil attentif observé mes neveux,
Et ce soir votre main est au plus vertueux.

(*Il l'accompagne, & revient au devant de Philemon.*)

## SCENE V.

### POLIDOR, PHILEMON.

POLIDOR.

Sois heureux, mon ami, je te donne Constance;
Elle est digne de toi; mérite, esprit, naissance...

PHILEMON, *à part.*

Je suis trop bien instruit pour être son époux.

POLIDOR.

Tu balances, je crois?

PHILEMON.

Ce lien, quoique doux...

POLIDOR.

Sais-tu que je dois tout à son malheureux père?

PHILEMON.

Soit; mais je dois aussi quelque chose à mon frère.
Je ne puis ignorer que Constance lui plaît.
Souffrirai-je d'ailleurs que mon propre intérêt,
Au bonheur de mon frère oppose une barriere?
Un cadet a besoin d'une riche héritière.

POLIDOR.

Constance n'a rien...

PHILEMON, *à part.*

Bon.

POLIDOR.

Mais ce ſoir, en ſignant,
Je prétens lui donner cent mille écus comptant.

PHILEMON, *à part.*

O Dieux !

POLIDOR.

Puiſque ton cœur vit dans l'indifférence,
Que ton frère a des mœurs, qu'il adore Conſtance,
Au gré de tes deſirs il faut le rendre heureux.
Annonce-lui ſon ſort : le plutôt vaut le mieux.
Cours.

(*Il le pouſſe doucement vers la porte.*)

PHILEMON, *bas.*

Qu'ai-je fait ! Cachons à quel point j'en enrage.
(*Haut.*)
D'honneur, je lui croyois un très-riche héritage.

POLIDOR.

Mais, ton front s'obſcurcit ! as-tu quelque chagrin ?

PHILEMON, *feignant de vouloir ſortir.*

Laiſſez-moi taire un mal renfermé dans mon ſein.

POLIDOR, *l'arrêtant.*

Non, parle promptement, ton ſilence m'outrage.

PHILEMON.

J'aime à voir que mon cœur ſoit peint ſur mon viſage.
Si l'altération qui paroît dans mes traits
Me force à dévoiler le plus grand des ſecrets,
Elle prouve du moins aux yeux les plus rigides
Que je ne porte point de ces maſques perfides,
Qui peignent ce qu'on veut, & non ce que l'on ſent.—
Vous voulez donc ſavoir ?...

POLIDOR.

Sans doute, & dans l'instant.

PHILEMON.

N'allez pas m'enlever toute votre tendresse,
Quand je découvrirai l'excès de ma foiblesse.
Je la sens redoubler, à ne vous cacher rien,
En apprenant de vous que Constance est sans bien.
Pour un cœur délicat, la volupté suprême
Est de ne rien devoir à la beauté qu'on aime.—
Votre Pupile....

POLIDOR.

Eh bien!

PHILEMON.

Ses vertus, ses attraits
Dans mon âme avoient fait les plus tendres progrès,
Lorsque je démêlai les desirs de mon frère,
Et que je méditai le projet téméraire
De faire triompher l'amitié de l'amour.
Je m'étois du succès flatté jusqu'à ce jour.
Orgueilleux que j'étois, homme foible & vulgaire!
Le bonheur d'un rival (de quel rival, d'un frère)
Me cause en approchant le plus mortel chagrin.

POLIDOR, *souriant.*

L'homme a cru triompher de l'homme: projet vain!

PHILEMON.

Vous avez voulu voir les replis de mon âme.

POLIDOR.

Mon cher, je puis encor récompenser ta flamme.

PHILEMON, *se récriant.*

Je mettrois à mon frère un poignard dans le sein!

POLIDOR.

Laiſſe à mon amitié le ſoin de ſon deſtin.
L'amour eſt à ſon âge une courte folie ;
Mais lorſqu'on aime au tien, c'eſt pour toute la vie.
Va, va, je m'y connois. Tout bien peſé, je croi
Qu'une femme ſera plus heureuſe avec toi.

PHILEMON.

Cette ſeule raiſon à vous céder m'engage.
Quant aux cent mille écus, je veux qu'on les partage
Entre mon frère & moi : j'inſiſte ſur ce point.

POLIDOR.

En généroſité tu ne me vaincras point.

PHILEMON.

(*Bas*) (*Haut.*)
Parbleu, j'y compte bien ! Si l'aimable Conſtance
Trouve dans ſa maiſon une agréable aiſance ;
Si je puis noblement élever mes enfans,
Réunir à ſouper quelques honnêtes gens,
Réſerver tous les mois une petite ſomme
Pour venir au ſecours de quelque galant homme ;
Je ne deſirerai jamais d'autre bonheur.
L'ambition ne peut ſe gliſſer dans mon cœur :
Les deſirs modérés ſont les tréſors du Sage.

POLIDOR.

Tu me ravis, mon cher, en tenant ce langage.

## SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, DURAND, CLERMON.

CLERMON, *s'échappant des mains de Durand, avec qui il se débattoit au fond du Théâtre.*

JE parlerai, vous dis-je. — Ouf! je vous trouve enfin:
En croyant l'abréger, j'ai manqué mon chemin.

POLIDOR.

Va dire là dedans qu'on appelle un Notaire.

CLERMON.

Sachez vîte un secret que je ne dois plus taire.

DURAND, *à part.*

Dieux!

POLIDOR.

Tu me l'apprendras; cours, obéis avant.

CLERMON.

Mais.....

POLIDOR.

Fais ce qu'on te dit.

CLERMON.

Je reviens dans l'instant.

(*Il sort.*)

## SCENE VII.

DURAND, POLIDOR, PHILEMON.

POLIDOR.

TOUJOURS de grands ſecrets pour rien.

PHILEMON, *bas.*

Il me tracaſſe.

DURAND, *à part.*

Profitons du moment, puiſqu'il cède la place.
(*Haut.*)
Monſieur !.....

POLIDOR.

Que voulez-vous ?

DURAND.

Quand Clermon reviendra
Ne vous affectez point de ce qu'il vous dira,
Et croyez-en plutôt le remords qui me preſſe,
De venir à vos pieds avouer ma foibleſſe.

PHILEMON, *bas à lui-même.*

Voyons.

POLIDOR.

A quel ſujet ?

DURAND.

Voici la vérité.
Un moment de dépit & de vivacité

M'avoit fait soupçonner dans ce mortel unique
Des torts exagérés à votre Domestique :
J'ai cru qu'il m'empêchoit d'avoir ma pension,
Qu'il ne songeoit qu'à lui : je l'ai dit à Clermon.....

PHILEMON, *bas à Polidor, avec finesse.*

Eh..... Vous l'ai-je dit ?

POLIDOR.

Oui.

PHILEMON, *à part.*

Le traître !

*Il affecte un grand éclat de rire.*)

POLIDOR.

Est-il possible !

Quoi, vous riez !

PHILEMON.

Mais oui. N'est-il pas bien risible
De m'avoir vu tantôt disciple bienfaisant,
Vous dire qu'il falloit récompenser Durand,
Et cela dans le tems qu'il payoit mes services,
En me gratifiant du plus affreux des vices ?

POLIDOR, *en colère.*

Morbleu, je ne ris point. — S'il eut privé mon cœur
Du plaisir de t'aimer, de faire ton bonheur !.....

PHILEMON.

Vous me faites frémir !

POLIDOR.

Le monstre !

PHILEMON.

Il faut l'entendre.

DURAND.

Je l'accusois : soudain, ami sensible & tendre,

Monsieur

Monsieur m'a confondu par vingt traits généreux. —
( *En sanglottant.* )
Il vouloit partager son bien entre nous deux.

PHILEMON, *à part.*

Que j'ai bien fait !

DURAND.

Alors certain de son mérite,
J'ai volé vers Clermon, pour le détromper vîte ;
Il étoit reparti, ce malheureux Valet.

POLIDOR.

Ame vile ! tramant le plus lâche projet,
Vous vouliez perdre, qui ? celui dont au contraire
Vous deviez au besoin être l'appui, le père !
Mais depuis qu'un Jacquet (1), un Heyduque, un Coureur,
Sont plus fêtés, chéris, que n'est un Précepteur,
Qu'on se fait de leur choix une plus grande affaire,
Le Sage, en s'éloignant, fait place au Mercenaire ;
Pour un bon Gouverneur, on voit cent plats Valets,
Livrer le fils au vice, & le père aux regrets.

---

(1) Le mot Anglois est *Jockey*, que nous prononçons comme *Jacquet.*

## SCENE VIII.

### LES PRÉCÉDENS, CLERMON.

CLERMON, *accourant & prenant ſon Maître à part.*

VOUS êtes obéi : Mais puis-je enfin vous dire ?.....

POLIDOR.

Son air myſtérieux à mon tour me fait rire.

CLERMON, *étonné.*

A quel propos?.....

PHILEMON, *ſe mocquant.*

Un rien doit-il donc t'étonner ?
Je ſuis bien criminel : parle ſans te gêner.
J'ai ſur-tout le défaut de n'aimer que moi-même.
Tu vois, mon oncle en eſt dans un courroux extrême.

CLERMON.

Quoi, Monſieur, vous ſavez ? ....

POLIDOR.

Sans doute.

DURAND.

J'ai tout dit.

CLERMON.

Je ne vois pas pourquoi cela vous réjouit.

PHILEMON, *le careſſant.*

Clermon eſt bon enfant.

CLERMON.

C'eſt trop de complaiſance.

POLIDOR.

Oui, mais il croit toujours le mal de préférence.

CLERMON, *à part.*

Je vois qu'il croit le bien encor plus aiſément;
Et je tremble pour lui.

PHILEMON.

Revenons à Durand.
L'aveu ſeul de ſes torts mérite récompenſe.

DURAND, *avec le plus grand repentir.*

Je cherchois à lui nuire : un préſent d'importance....

PHILEMON.

(*A demi-voix.*)
Paix. Songez qu'au ſecret tout doit vous engager.

POLIDOR.

Eh, voilà, mon ami, comme il faut obliger!
Je l'admire : chez lui je découvre ſans ceſſe
Quelque trait lumineux de vertu, de ſageſſe.

DURAND.

Voilà les fruits heureux de l'éducation.

POLIDOR, *à Clermon & Durand.*

Laiſſez-nous.

CLERMON, *ſe retirant avec inquiétude.*

Je m'y perds.

DURAND, *à part, prenant tout-à-coup un air gai.*

J'aurai ma penſion.
(*Il ſort.*)

## SCENE IX.

### POLIDOR, PHILEMON.

POLIDOR.

MON ami, tout ici me fait assez comprendre
Que mon cœur & le tien sont faits seuls pour s'entendre.

PHILEMON.

Je ne puis exprimer combien il est flatteur.....

POLIDOR.

Point de remerciment; j'ai ma part du bonheur.
A mes nobles projets viens que je t'associe:
Je suis encor d'un âge à servir ma patrie:
J'ai trois millions.

PHILEMON, *bas.*

Oh!

POLIDOR.

Quinze cents mille francs
Feront entre tes mains le sort de tes parens:
Avec le reste, moi, j'augmente ma fortune,
Et reviens la verser dans la caisse commune:
Nous ferons des heureux!

PHILEMON.

Voilà les biens réels!
Le plaisir réunit le commun des mortels;
Les méchans, les pervers, sont unis par le crime;
Et nos liens seront les vertus.....

POLIDOR.

Et l'eſtime !

PHILEMON, *ironiquement.*

Du pouvoir des vertus je ſuis édifié.

POLIDOR.

J'embraſſe avec tranſport mon cher aſſocié. —
Oh, ça, te voilà donc un grave perſonnage,
Un chef ! Tremble en ſongeant à quoi ce titre engage :
Point d'Egoïſme, au moins.

PHILEMON.

Mais, mon oncle, entre nous,
Par Egoïſme enfin, voyons, qu'entendez-vous ?

POLIDOR.

Peu maſqué chez Durand, il n'eſt pas fort à craindre ;
Indolent chez ton pere, il ne le rend qu'à plaindre ;
Loin de nuire à ton frere, il nous laiſſe entrevoir
Que ce jeune Guerrier, exact à ſon devoir,
Sera toujours guidé par l'honneur ; chez ta mere,
Nous exciter à rire eſt tout ce qu'il peut faire,
Sur-tout quand nous l'aurons reſſerré tout-à-fait
Dans la futilité pour laquelle il eſt fait :
Mais l'Egoïſme affreux que pourſuit ma colere
De tout tems enfanta les malheurs de la terre :
Sous cent dehors trompeurs, en vrai Caméléon,
Il y verſe à long traits ſon dangereux poiſon. —
De la ſociété détruiſant l'harmonie,
Il produit les procès, ſeme la zizanie ;
Déſunit les époux, les parens, les amis,
Diviſe d'intérêt & le pere & le fils. —
A la bourſe il ſe joue avec les banqueroutes
Secondé par la fraude, il les enfante toutes ;

Et mettant à profit & la ſoif & la faim,
Sur la cherté qu'il cauſe il calcule ſon gain ; —
Chez Thémis, ſes arrêts, dictés par l'opulence,
Changent en trébuchet la divine balance. —
A la ſuite des camps, le bonheur de l'Etat,
La gloire de ſon Prince, & les jours du ſoldat,
Rien .... L'indignation fait place à la prudence !
Mes portraits déplairoient par trop de reſſemblance.
Juge, & frémis ſur-tout de l'horreur du tableau ;
Je peindrois des humains la honte & le fléau.

PHILEMON.

Quel monſtre ! J'ignorois juſqu'à ſon exiſtence.

POLIDOR.

Tant mieux, mon cher ami ; garde ton ignorance.
Viens partager nos biens, viens ſigner ton contrat :
De Conſtance aſſurons le bonheur & l'état.

*Fin du troiſiéme Acte.*

# ACTE IV.

## SCENE PREMIÈRE.

MARTON, CLERMON.

CLERMON.

MARTON, je ſuis chagrin.

MARTON.

Clermon, je ſuis chagrine.

CLERMON, *avec inquiétude vers la porte.*

Que font-ils en ſecret dans la chambre voiſine ?

MARTON.

J'ai vu certain Notaire...

CLERMON.

Y ſeroit-il encor ?

MARTON.

Oui : je crains pour Conſtance.

CLERMON.

Et moi pour Polidor.

Quand il m'a demandé tantôt ſon porte-feuille,
Si j'avois cru... Marton, je tremble qu'il ne veuille

S'en deſſaiſir... Pour qui?... Si je pouvois r'avoir,
Pendant une minute ou deux, en mon pouvoir
Ce porte-feuille...

MARTON.

Eh bien?

CLERMON.

Sans prévenir mon Maître
Je ſaurois lui donner le tems de bien connoître
Cet homme dangereux, qui nous trouble ſi fort.

MARTON.

Ah! quel bonheur!

CLERMON.

Oui, mais à moins d'un coup du ſort...
Contre notre ennemi ne pourrois-tu rien faire?

MARTON.

Pour redoubler l'ardeur de ſon jeune adverſaire,
Je viens de lui prouver qu'on l'aime éperdument.

CLERMON.

Bien. Moi, je vais guetter Philemon & Durand.

MARTON.

Songe à ce porte-feuille, objet de tes alarmes.

CLERMON, *revenant.*

Va, va, que je le tienne, & je m'en fais des armes
Triomphantes. Marton, quel bonheur! quel plaiſir!
Si, ſervant Polidor au gré de mon deſir,
Je démaſquois... Suffit; en ſerviteur fidele,
Je n'écouterai rien que mon cœur & mon zèle.

MARTON, *l'arrêtant d'un air engageant.*

Tu devrois bien, Clermon, me mettre du complot.

CLERMON.

Volontiers... Chut, on vient.

MARTON.

Je te joindrai bientôt.

## SCENE II.

### MARTON, CONSTANCE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à Conſtance, qui le fuit.*

CRAIGNEZ le déſeſpoir de l'Amant le plus tendre.

CONSTANCE.

Laiſſez-moi, je ne dois vous voir, ni vous entendre.

LE CHEVALIER.

Au moment où Marton, en m'ouvrant votre cœur,
A fait luire à mes yeux un rayon de bonheur...

CONSTANCE.

Ah! ne redoublez pas mes regrets, mes alarmes!
Mes yeux, vous le voyez, ſe rempliſſent de larmes.
Evitez le malheur qui s'attache à mes pas;
Plaignez-vous, plaignez-moi, mais ne m'accuſez pas.
(*héſitant.*)
Pénétré du reſpect que Polidor inſpire,
Mon cœur n'a pas ôſé tout haut le contredire.

LE CHEVALIER.

Vous me faites frémir & pour vous & pour moi.

CONSTANCE.

Tout eſt perdu. *

MARTON.

Cherchons quelquemoyen.

CONSTANCE, *avec déſeſpoir.*

Eh quoi!

---

* J'ai rejetté dans les notes tous les Vers qui faiſant longueur, ont occaſionné des murmures, mais de très-grands murmures, à la premièrereprésentation.

LE CHEVALIER, *à Marton.*

Cherchons quelque moyen.

MARTON.

Pourquoi ?

Madame veut ſe perdre; il faut la laiſſer faire.

(*A Conſtance.*)

Vous aurez un Epoux qui ne pourra vous plaire;
Vous paſſerez les jours & les nuits dans les pleurs;
Le dépit, le regret aigriront vos malheurs :
Mais toutes ces horreurs ne ſont que bagatelle :
La ſotte vanité, fière & contente d'elle,
Vous dira que ce trait, grand, ſublime, divin,
Vous élève au-deſſus du ſexe féminin :
N'eſt-ce rien ? Oh que ſi ! plus qu'on ne l'imagine.

LE CHEVALIER.

Ah, ne l'accable pas !

CONSTANCE.

Ce diſcours m'aſſaſſine.
Cruels, reſpectez donc mes maux & mon devoir.
Que puis-je?

LE CHEVALIER.

D'un ſeul mot ranimer mon eſpoir, &c.

On m'a reproché que la tirade de Marton reſſembloit à celle de Dorine dans le ſecond Acte du Tartuffe : *Vous irez par le Coche en ſa petite ville*, &c. Quelle critique, grands Dieux! & comme elle m'humilie !

N'ai-je donc pas signé l'arrêt de mon supplice ?
Demain doit s'achever cet affreux sacrifice !
Comment concilier l'amour & le devoir ?
Que puis-je ?

LE CHEVALIER.

D'un seul mot ranimer mon espoir.
Pour désarmer le sort dont je suis la victime,
La vertu servira l'intérêt qui m'anime.
Je le jure à vos pieds ; oui !...

CONSTANCE.

Relevez-vous.

MARTON, *bas, retenant les Amans.*

Non.

Vous êtes bien, restez, j'apperçois Philemon.

## SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, PHILEMON.

CONSTANCE & LE CHEVALIER, *à part.*

DIEUX !

PHILEMON, *su pris.*

Quoi !

MARTON, *bas, les retenant encore.*

Mais, restez donc.

CONSTANCE.

Je suis anéantie.

MARTON, *bas au Chevalier.*

Parlez, vous.

LE CHEVALIER, *haut.*

Décidez du bonheur de ma vie.

PHILEMON, *à part.*

Oui dà, . . . mais ce n'eſt pas à ſon cœur que j'en veux.
Rentrons pour n'être pas ou dupe ou généreux.

(*Il rentre ſur la pointe des pieds.*)

## SCENE IV.

MARTON, CONSTANCE, LE CHEVALIER.

MARTON, *très-ſurpriſe.*

IL ſe ſauve.

CONSTANCE.

A ſes yeux je ſuis déshonorée!
Que dira-t-on de moi? Je meurs déſeſpérée.

LE CHEVALIER.

Eh! quoi! vous me fuyez?

## SCENE V.

MARTON, LE CHEVALIER.

MARTON, *retenant le Chevalier.*

N'ARRÊTEZ point ſes pas,
Elle va réfléchir, & vous n'y perdrez pas. *

* Je connois notre cœur; l'amour-propre eſt ſon guide;
A nos tendres penchans ſans réſerve il préſide:

L'amour-propre saura décider votre amante ;
Et d'ailleurs, croyez-moi, toute femme prudente
D'un témoin indiscret ne fait point son époux :
Au moindre petit mot, il faudroit filer doux.
Prudence, amour, fierté, tout vous sert.

LE CHEVALIER.

Tu me charmes !
Mais je ressens encor les plus vives allarmes.

MARTON.

Tout va bien. —Du récit de vos tendres chagrins
Allez intéresser parens, amis, voisins.
Bon ! commencez.

(*Voyant M. Florimon.*)

---

Il nous force à brûler d'abord d'un feu discret,
Ou nous laisse avouer —bien bas — notre secret ;
Mais, dès que les jaloux ont vu clair dans notre âme,
L'amour-propre lui même exalte notre flâme :
De Tyran qu'il étoit, c'est un Dieu bienfaisant,
Qui plaide mieux que nous la cause d'un Amant ;
Il nous prouve qu'un goût est à peine excusable,
Mais qu'un amour extrême est toujours respectable.
Dieu fait comme à vingt ans l'on goûte la leçon,
Comme on vise à l'estime !

LE CHEVALIER.

Ah, ma chère Marton !.....

MARTON.

C'est à ce point qu'en est justement votre Amante ;
Et d'ailleurs, croyez-moi, &c.

## SCENE VI.

MARTON, LE CHEVALIER, FLORIMON.

FLORIMON, *à la Cantonnade.*

OU fuir ? Vous me rompez la tête.
(*Au Chevalier.*)
Encore..... Eh bien ! vas-tu me parler de la fête ?

LE CHEVALIER.

Mon père, je me meurs ; daignez me secourir.

FLORIMON.

Mourir si jeune ! Attends, je m'en vais revenir.

LE CHEVALIER.

Mon frère ne peut être heureux avec Constance :
Je l'adore, & mon cœur obtient la préférence ;
Sa bouche m'en a fait l'aveu le plus charmant.

FLORIMON.

Tu ne meurs que d'amour ! Ah ! tant mieux, mon enfant
(*Il veut sortir.*)

LE CHEVALIER, *l'arrête.*

Nous brûlons d'une ardeur & si pure & si tendre !...

FLORIMON.

Mon café sera froid, je vais vîte le prendre,
Et te donne en passant un conseil des meilleurs.

LE CHEVALIER.

Puiſſé-je vous devoir la fin de mes malheurs!

MARTON.

Voyons.

( *Ils ſe réuniſſent pour écouter avec la plus grande attention.*

FLORIMON.

N'entretiens plus d'un mal imaginaire
Les malheureux vieillards : un Septuagénaire
Peut-il s'intéreſſer aux chagrins des amans ?
Il feroit ſes beaux jours de leurs cruels tourmens !
Ne les compare pas à la funeſte image
Que préſente le tems aux hommes de mon âge ;
Ne les mets qu'à côté de nos privations ,
( *Vers la Cantonnade.* )
Et juge. — Mon café.....

MARTON, *avec humeur.*

Belles concluſions !

## SCENE VII.

MARTON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *ſortant.*

JE ſuis anéanti.

MARTON, *de loin.*

Ne perdez point courage.
( *Le Chevalier ſort.* )

## SCENE VIII.

MARTON, *seule.*

QUE Philemon triomphe, & j'étouffe de rage !
Mais il faut l'observer..... le voici qui revient.
( *Elle se cache avec soin dans une coulisse.* )

## SCENE IX.

MARTON, PHILEMON.

PHILEMON, *un porte-feuille à la main, regardant avant d'entrer.*

LEs Amans sont sortis.

MARTON, *à part.*

Oh, oh, qu'est-ce qu'il tient ?

PHILEMON, *se jettant dans un fauteuil.*

Quinze cents mille francs ! les voilà : quelle somme !
Il faut en convenir, le cher oncle est bon homme.

MARTON, *à part.*

Cherchons vîte Clermon. Le péril est pressant.
( *Elle sort.* )

## SCENE X.

PHILEMON, *ſeul, avec dépit, après un inſtant de réflexion, en mettant le porte-feuille ſur la table, auprès de laquelle il s'aſſied.*

LEs miens de ces billets connoiſſent le montant
A me ſolliciter chacun déjà s'empreſſe.....
J'ai des principes ſûrs. Oui, leur ſort m'intéreſſe:
Le ſang.... l'humanité.... Je m'en occupe fort. —
Mais je veux librement diſpoſer de leur ſort.
(*Avec réflexion*).
Si par quelque détour qu'on ne pourroit connoître....
(*Riant en voyant encor Durand.*)
Il ſeroit bien plaiſant que Monſieur mon cher Maître
Voulût imaginer un projet aujourd'hui
Dont le mauvais ſuccès ne tombât que ſur lui.
Il me ſert ſi bien.....

## SCENE XI.

PHILEMON, DURAND.

DURAND, *accourant.*

JAi des graces à vous rendre;
L'ouvrage fait grand bruit.

PHILEMON.

Bon

DURAND.

Je viens d'en répandre
Cent exemplaires.

PHILEMON.

Où ?

DURAND.

Dans vingt cafés brillans.

PHILEMON, *se lève & lui montre le porte-feuille qui eſt ſur la table.*

Changeons de diſcours. J'ai quinze cents mille francs:
Vous ſavez à quel prix mon oncle me les laiſſe ?

DURAND, *s'approche de la table, prend le porte-feuille & le regarde avec complaiſance.*

Oui.

PHILEMON.

Mes parens viendront me déſoler ſans ceſſe.
Je ſuis facile, moi, comme on dit, bon humain:
Ils dépenſeront tout; puis j'aurai le chagrin
De les voir de rechef manquer du néceſſaire.
Je les connois.

DURAND.

Pas mal.... Mais il pourroit ſe faire
Qu'on prévînt ce malheur; & le tout pour leur bien.
(*Révant*)
Attendez; j'entrevois pour cela.... tel moyen....

## SCENE XII.

### LES PRÉCÉDENS, MARTON, CLERMON.

MARTON, *bas, conduisant Clermon au fond du theâtre.*

LEs voilà réunis.

(*Elle rentre.*)

DURAND, *après avoir réfléchi.*

Tous les jours on égare
Des lettres, des billets.... Oui, cela n'est pas rare.
Et j'ai vu mille gens dans un semblable cas.

CLERMON, *à part.*

Que diable trament-ils ? Suivons, je n'entends pas.

DURAND.

On peut rendre la chose & possible & croyable :
(*En s'applaudissant.*)
Comme je la conçois elle est très-vraisemblable.
Votre porte-feuille est sur cette table-là,
(*Il remet le porte-feuille sur la table.*)
Par exemple.

CLERMON.

Celui de Polidor ?.... Oui dà !

DURAND.

Nous allons, nous venons, nous raisonnons ensemble.

CLERMON, *à part.*

Oh, quel bonheur !

DURAND.

Il eſt poſſible, ce me ſemble;
Que quelqu'un, en paſſant, deſſus mette la main.

CLERMON, *à part, & prenant le porte-feuille.*

L'avis eſt bon.

DURAND.

Et puis qu'il décampe ſoudain.

*Clermon s'enfuit.*

## SCENE XIII.

DURAND, PHILEMON.

DURAND.

NOus dirons avoir vu quelqu'un en ſentinelle.
De par Plaute, la ſcène eſt comique & nouvelle!
Répétons-là.

PHILEMON, *à part, après avoir réfléchi.*

Le tour eſt indigne de moi:
Je ne veux pas riſquer qu'on ſoupçonne ma foi.
(*Haut, allant vers la table.*)
Mon porte-feuille?

DURAND.

Eh bien?

PHILEMON.

Il n'eſt plus là.

DURAND, *après un ſourire d'intelligence prend un ton de prétention comme s'il répétoit.*

Peut-être
Vous l'a-t-on volé.

PHILEMON.

Qui ?

DURAND.

Je ſoupçonne le traître
Qui paſſoit, repaſſoit.

PHILEMON.

Où donc ?

DURAND.

Là.

PHILEMON.

Quand ?

DURAND.

Tantôt.

PHILEMON.

Eh ! que ne parliez vous ? Courons tout au plutôt.

DURAND.

(*Bas.*) (*Haut.*)
Bien. ---Le voleur s'enfuit : il faut le faire pendre.

PHILEMON, *embarraſſé.*

Parlez-vous tout de bon ?

DURAND.

(*Bas, d'un air d'intelligence.*)
Sans doute. ---Eſt-ce l'entendre ?

(*Haut.*)
Quelle horreur ! des filoux juſques dans les maiſons !

PHILEMON, *en colère.*

Avez-vous mes billets ? Expliquons-nous, voyons.

DURAND.

(*Haut.*)
Fi ! le voleur avoit une mauvaiſe mine.

(*Bas.*)

Il faut crier plus fort.

PHILEMON.

Le traître m'aſſaſſine.

DURAND, *bas, avec fineſſe.*

Pas mal : on vous croiroit tout de bon en courroux.

PHILEMON.

Mon trouble m'égaroit : je ne m'en prends qu'à vous :
Mes billets.

(*Il le ſaiſit.*)

DURAND, *haut.*

Oh, ceci paſſe la raillerie !

PHILEMON.

Vous me les rendrez.

DURAND.

Ah ! vous m'étranglez, je crie !

PHILEMON.

Ils étoient dans vos mains : je n'écoute plus rien.

DURAND, *appercevant Polidor.*

Votre oncle .....

PHILEMON.

Que lui dire ?

DURAND, *s'échappant.*

Ouf, il feignoit trop bien !

## SCENE XIV.

CLERMON, POLIDOR. PHILEMON.

POLIDOR.

JE fuis le Chevalier : l'on dit qu'il ſe chagrine.
Eh ! morbleu, je le plains plus qu'il ne l'imagine !

CLERMON, *à part.*

Tout eſt bien préparé..

POLIDOR.

Mais, toi, mon cher ami,
Qu'eſt-ce ? Tu me parois avoir quelque ſouci ?
J'ai contre tes chagrins un remède peut-être.

PHILEMON, *dans la plus grande agitation.*

Souffrez que je vous quitte. Un ſcélérat, un traître
M'a ravi vos billets.

POLIDOR, *ſouriant avec bonté.*

Les voici.

PHILEMON, *avec tranſport.*

Quel bonheur !

CLERMON, *à part.*

Nous verrons, nous verrons.

POLIDOR.

Et voilà le voleur.

CLERMON, *fièrement.*

J'en tire vanité.

POLIDOR.

Cet homme irréprochable
A pris mon porte-feuille, en paſſant, ſur la table;
Croyant que je l'avois par mégarde oublié;
Je le rapporte vite à mon Aſſocié:
Mais qu'il ſoit plus ſoigneux.

PHILEMON.

Ecoutez-moi, de grace.
Les billets étoient-là, j'étois à cette place:
Pourquoi?...

CLERMON, *vivement.*

Quand il s'agit, de Monſieur, de ſon bien,
Macervelle ſe monte, & ne reſpecte rien.
(*Avec malignité.*)
D'ailleurs vous diſcutiez une importante affaire:
En vous interrompant, j'aurois cru vous déplaire.
Rapportez à Monſieur quelques mots ſeulement
De ce que vous diſiez en ſecret à Durand;
Il va, j'en ſuis certain, admirer ma prudence.

PHILEMON, *à part.*

Ce drôle m'interdit, & ſon ton d'inſolence....

POLIDOR.

Te voilà tout confus; conviens-en bonnement.
Tu n'y ſeras plus pris, n'eſt-ce pas?

PHILEMON.

Sûrement.

POLIDOR.

Va-t'en vite traiter de la Charge importante
Dont nous parlions tantôt, cours remplir mon attente.
Je ſonge à ton bonheur, toi, fais celui des tiens.

PHILEMON, *après avoir regardé dans le porte-feuille.*

Je vais m'en occuper. En dirigeant vos biens,
A nos conventions je ſongerai ſans ceſſe.
Au lieu des goûts divers qu'inventa la molleſſe,
Quand voudra-t-on ſe faire une félicité
De remplir les devoirs chers à l'humanité !

POLIDOR.

C'eſt parler en homme.

(*Philemon ſort.*)

## SCENE XV.

CLERMON, POLIDOR.

CLERMON, *avec attendriſſement.*

AH ! Monſieur !...

POLIDOR.

Qu'as-tu ?

CLERMON.

Je crains
Que l'on ne vous prépare ici bien des chagrins.

POLIDOR.

Quoi ! toujours ſoupçonneux !

CLERMON

Mon reſpectable Maître ;
J'ai fait parler Durand, & j'ai trop ſu connoître
Que Monſieur Philemon & l'eſpoir du profit

L'ont fait se démentir de ce qu'il m'avoit dit.

POLIDOR.

Philemon est honnête, & Durand est un lâche;
Quant à vous, respectez...

CLERMON.

Je sors.

POLIDOR, *attendri.*

Ce ton te fâche,
Ne l'impute, mon cher, qu'à ma vivacité.
Reviens; tu peux parler en toute liberté.

CLERMON.

Votre Neveu, dit-on, trop habile à séduire;
A dépendre de lui pourroit bien vous réduire;
C'est la crainte, Monsieur, de toute la Maison,
Des amis, des voisins; interrogez Marton.

POLIDOR.

Mon ami, tu me fais une peine mortelle.

CLERMON.

Je ne le sens que trop, pardonnez à mon zèle.

POLIDOR.

Quoi! Philemon seroit!... Comme il peint la candeur!
On diroit qu'elle-même habite dans son cœur.
Mais le vil imposteur qui, me parlant sans cesse
D'honneur & de franchise, eut la scélératesse
De me voler d'un trait seize cens mille francs,
Avoit tous les dehors encor plus séduisans.

CLERMON.

Je n'osois pas citer cet exemple; & peut-être...

POLIDOR.

Je les garde avec soin tous les billets du traître,

Pour mieux me défier de tout le genre-humain;
Tu les vois sous mes yeux le soir & le matin.

CLERMON.

A l'instant même.

POLIDOR.

Eh bien, tel est mon caractère!
De ma facilité je ne puis me défaire:
Non; d'être défiant je n'ai pas le pouvoir.

CLERMON, *à part.*

Il sera corrigé, j'espère dès ce soir.

POLIDOR.

Quoi! mon neveu seroit!... Je frémis quand je pense
Que lorsque j'ai parlé de marier Constance,
Et de la lui donner avec cent mille écus,
Tout-à-coup interdit, embarrassé, confus,
Tantôt voulant servir ou supplanter son frère...
Mon ami, quel soupçon! comme il me désespère!

CLERMON.

Ne croyez ni Durand, ni Philemon, ni moi;
Vous pouvez éprouver...

POLIDOR, *avec chagrin.*

Je le sais comme toi:
Mais comptes-tu pour rien ce qu'il en coûte à feindre?

CLERMON, *à part.*

Taisons-nous, de son cœur nous aurions trop à craindre;
Mais j'aurai lieu, je crois, de me féliciter.

## SCENE XVI.

CLERMON, POLIDOR, CONSTANCE, MARTON.

CONSTANCE, *accourant avec le plus grand trouble.*

AH! Ciel!

POLIDOR.

D'où naît ce trouble ?

CONSTANCE.

On vient de l'arrêter.

POLIDOR.

Qui donc ?

CONSTANCE.

Le Chevalier. Je ne ſaurois ſurvivre
A ce coup.

POLIDOR.

Quel ſujet ?

MARTON.

Durand a fait un livre
Très-peu goûté, dit-on, par le Gouvernement.
On l'a voulu conduire en priſon. A l'inſtant,
Monſieur le Chevalier a tiré ſon épée ;
L'Exempt ſcandaliſé d'une telle équipée !

A trouvé le ſecret de le pétrifier,
En lui donnant à lire un morceau de papier.
De la priſon enfin tous trois ont pris la route.

CONSTANCE.

Vôlez à ſon ſecours.

MARTON, *à part.*

L'orgueil eſt en déroute.

POLIDOR, *penétré.*

Conſtance..... Malgré vous je lis dans votre cœur.
Imprudent que je ſuis, j'ai fait votre malheur !....
Pourquoi de vos ſecrets m'avoir fait un myſtère ?
Eh quoi ! ne ſuis-je pas votre ami, votre père ? —
Notre ſort peut changer avant la fin du jour. —
Viens ; Clermon.

## SCENE XVII.

CONSTANCE, MARTON.

CONSTANCE.

L'On diroit qu'il connoît mon amour.
Quel malheur, ſi j'allois perdre encor ſon eſtime !

MARTON.

Faites toujours l'enfant ! l'amour eſt-il un crime ?

CONSTANCE, *prenant l'eſſor.*

Au contraire, Marton ; je le vois, je le ſens ;
Oui, la vertu lui doit ſes plus nobles élans :
Il élève mon cœur au-deſſus du vulgaire.
Je n'étois juſqu'ici qu'une Amante ordinaire ;

J'aimois le Chevalier, ſans rien faire pour lui:
Je veux que par moi ſeule il ſoit libre aujourd'hui.
Qu'on connoiſſe mes feux, ou bien qu'on les ignore;
Peu m'importe, Marton, je ſers ce que j'adore.
Tous les inſtans ſont chers: viens, ſuis moi.

MARTON.

Bon cela!
Le cœur en vain réſiſte, il faut en venir là.

*Fin du quatriéme Acte.*

# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

POLIDOR, FLORIMON.

POLIDOR, *avec impatience.*

EH, courez donc, morbleu.

FLORIMON.

Toujours venir, aller.

POLIDOR.

Philemon..... Le perfide !.....On vient de l'exiler ;
Et pour comble de maux, il eſt inexcuſable :
J'ai lu cette brochure, elle eſt abominable.

FLORIMON.

Pourquoi faut-il ici que tout roule ſur moi ?
Qu'on ne puiſſe pas vivre un ſeul inſtant pour ſoi.

POLIDOR.

Et de plus.....

FLORIMON, *avec une petite humeur.*

Je ſais tout, & pour comble de peine,
Je l'apprends à l'inſtant de ma méridienne :
Je ne pourrai dormir peut-être que ce ſoir.

POLIDOR, *toujours vivement, pour contraſter avec ſon frère.*

Pour Philemon, il part, mais cherchons à ravoir
Le Chevalier.

FLORIMON, *appellant.*

Eh !

POLIDOR, *avançant une chaiſe.*

Qu'eſt-ce ? Il vous faut une chaiſe ?
La voilà. Concertons.....

FLORIMON, *s'agitant.*

Je ſuis mal à mon aiſe.
Eh !

POLIDOR.

Que vous manque-t-il ?

FLORIMON.

Un fauteuil.

POLIDOR.

Le voilà.
Nous n'avons pas beſoin de vos gens pour cela.

FLORIMON.

Quoi ! vous ne craignez pas d'échauffer votre bile ?
Vous vous fatiguez trop.

POLIDOR.

Non, non, ſoyez tranquile,
Avec votre ſang-froid vous vous moquez, je croi.

FLORIMON.

Qu'on ne puiſſe pas vivre un ſeul inſtant pour ſoi !

POLIDOR.

Vous aimez vos enfans ?

FLORIMON.

Vraiment oui, je les aime;

Je

Je ne le ſens que trop à mon chagrin extrême:
Ils me feront mourir, ſur-tout cet imprudent,
Qui va mal-à-propos défendre ſon Durand.
Voyons. — Rêvez pour moi. — Que faut-il que je faſſe?

POLIDOR.

Pour lui, chez le Miniſtre, aller demander grâce.

FLORIMON, *ſe récriant.*

Chez le Miniſtre! Il loge au bout de l'Univers:
Il fait, vous le ſavez, le plus dur des hivers.

POLIDOR.

Je vous ai vu jadis avoir un cœur ſenſible.
Pour un enfant chéri faites donc l'impoſſible. —
Morbleu, ſi je pouvois moi ſeul le ſecourir,
Voudrois-je partager avec vous ce plaiſir!

FLORIMON.

Pour une fluxion, heureux ſi j'en ſuis quitte!
O nature, nature!... Eh, qu'on m'habille!

POLIDOR.

Vite.

## SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, DOMESTIQUES qui ſe préſentent avec le juſte-au-corps de Florimon, M^ME. FLORIMON.

Madame FLORIMON.

JE ſors pour un inſtant, & tout va mal ici.....
Mon mari qu'on habille! ah, grands Dieux, qu'eſt ceci
(*Elle renvoye les Domeſtiques.*)

POLIDOR.

A l'autre.

Madame FLORIMON, *à son mari.*

Y pensez-vous ! eh, que voulez-vous faire ?

FLORIMON.

Moi ? rien, si je pouvois.

Madame FLORIMON.

Pourquoi donc !

FLORIMON.

C'est mon frère.

Qui prétend que je dois..... aller..... courir..... venir.....

O Dieux, quelle fatigue !

(*Il retombe sur son fauteuil.*)

Madame FLORIMON.

Il vous fera mourir.

(*A Polidor.*)

De vos bontés pour nous c'est une preuve claire :

Fatiguer mon mari, lui qui ne peut rien faire !.....

FLORIMON.

Vraiment non.

(*Il s'endort peu-à-peu.*)

Madame FLORIMON.

Me réduire à ne faire plus rien,

Moi ? vraiment, tout ici s'en trouveroit très-bien !

Témoin le Chevalier & sa triste aventure.

Je le délivrerai.

POLIDOR.

Vous, ma sœur ?

Madame FLORIMON.

J'en suis sûre.

(*Avec un peu de bavardage.*)

Il eſt mon vrai portrait ; tout le monde le dit.
Qu'il m'a couté de ſoins quand il étoit petit !
Les meres rarement ſe donnent tant de peine.
Mais moi.....

POLIDOR.

Ramenez-vous ſans ceſſe ſur la ſcène ;
Parlez-nous bien de vous, de vous, & puis de vous.

Madame FLORIMON.

Moi ! quelle fauſſeté !

POLIDOR.

Vous vous moquez de nous.
Ne vous citez-vous pas depuis une heure entière ?

Madame FLORIMON.

C'eſt me calomnier d'une étrange maniere *.

POLIDOR.

Le moyen d'y tenir ! Voilà l'autre qui dort.

Madame FLORIMON.

C'eſt qu'il compte ſur moi.

POLIDOR.

Le trait eſt par trop fort.

---

* Accuſez-moi plutôt de ſingularité,
Pour avoir conſtamment fui la célébrité.
J'imaginai cent fois, au printems de ma vie,
Des modes que Paris aimoit à la folie,
Et ne voulus jamais qu'on leur donnât mon nom :
C'eſt pourtant le moyen de ſe faire un renom.
L'inventeur d'un chapeau, d'un pouf, d'une voiture,
Du tems & de l'oubli bravé à jamais l'injure.

POLIDOR.

Quel bavadarge !..... Allons, voilà l'autre qui dort, &c.

Puiſque vous le voulez, agiſſez donc, Madame.
(*Avec le plus grand dépit.*)
Elle exalte ſa tête, & point du tout ſon ame.
Quelles gens ! quel pays ! J'irai chercher des lieux
Où l'on ait du plaiſir à faire des heureux.

## SCENE III.

### LES PRÉCÉDENS, CONSTANCE, LE CHEVALIER, CLERMON, MARTON.

MARTON & CLERMON, *accourant.*

MONSIEUR le Chevalier !

Madame FLORIMON.

Ah, que je ſuis charmée !

POLIDOR.

C'eſt lui !

Madame FLORIMON.

Chez le Miniſtre il m'aura reclamée.

LE CHEVALIER.

Ne plaignez plus mon ſort ; non, j'en ſuis trop flatté.
Si vous ſaviez à qui je dois ma liberté !

Madame FLORIMON.

A moi, ſans contredit.

LE CHEVALIER.

A l'aimable Conſtance.
Elle a preſſé, prié, mais avec tant d'inſtance,
Les ſœurs de Clidamant, ſes enfans, ſes amis

Qu'en ma faveur ſes ſoins les ont tous réunis. —
Eh, qui ſaura fixer la faveur ſur ſes traces,
Si ce n'eſt la Vertu ſous la forme des Graces!

POLIDOR.

Comment nous acquitter?

CONSTANCE, *modeſtement.*

En liſant dans mon cœur.

LE CHEVALIER.

Mon oncle, y liſez-vous l'excès de mon bonheur?

POLIDOR, *vivement à Clermon.*

Le Notaire..... Il attend dans la chambre prochaine.

FLORIMON, *s'éveillant, au Chevalier.*

Ah, te voilà, tant mieux! j'ai bien eu de la peine.
Ah ça,.. Pour Philemon, vous ſavez, entre nous,
Que je ne puis agir..... Je m'en rapporte à vous:
Voyez, arrangez tout pour le mieux, je vous prie:
Je ſens bien qu'il y va du bonheur de ma vie.....
Je vais me retirer tranquillement chez moi. —
Qu'on ne puiſſe pas vivre un ſeul inſtant pour ſoi!

(*Il ſort.*)

## SCENE IV.

LES MÊMES, excepté FLORIMON.

LE CHEVALIER.

QUEL triſte évènement vient altérer ma joie?
Philemon, m'a-t-on dit, au malheur eſt en proie.
Mon oncle, eſt-il bien vrai? Mon frère.....

POLIDOR.

Eſt exilé.

Mad. FLORIMON.

Exilé ?

POLIDOR.

Pour ſon Livre.

Mad. FLORIMON.

Il ſera rappellé.

J'ai du crédit.

POLIDOR.

Beaucoup.

Mad. FLORIMON.

Laiſſez, laiſſez-moi faire,
J'arrangerai cela.... Vous ſentez bien, mon frere...
Qu'ayant connu les ſœurs du Miniſtre au Couvent,
Le Chevalier me doit ſon élargiſſement.
On rend, vous le voyez, juſtice à mon mérite.
Je vais pour Philemon ſolliciter bien vîte.

( *Elle ſort.* )

## SCENE V.

POLIDOR, CONSTANCE, LE CHEVALIER, LE NOTAIRE, CLERMON.

POLIDOR.

NOus vous attendions tous. Pourrons-nous, ſans éclat,
Trouver moyen, Monſieur, d'annuller le contrat

De Philémon.

LE NOTAIRE.

Monſieur, il faut, au préalable,
L'aveu des Accordés, ſans quoi rien n'eſt faiſable.
Madame le veut bien; mais Monſieur Philémon
Sur cet article-là n'entendra pas raiſon.

POLIDOR.

Peut-il nous réſiſter? Son exil.... Il l'ignore,
Mais....

LE NOTAIRE.

Il peut, le ſachant, vous réſiſter encore;
Croyez-moi, vous n'avez qu'un parti, la douceur.

POLIDOR.

La douceur!

LE NOTAIRE.

Il faudroit le prier.

LE CHEVALIER.

De grand cœur.

LE NOTAIRE.

Le dédommager....

POLIDOR.

Qui? Philémon?

LE NOTAIRE.

S'il l'exige.

POLIDOR.

Si je n'étouffe point, ma foi, c'eſt un prodige!
Des dédommagemens après ce que j'ai fait!
Le traître!... Si, pour prix d'un ſignalé bienfait,
Il pouſſoit à ce point & l'audace & le crime!...
Tout ſert à redoubler le courroux qui m'anime.
Sachons s'il a le front....

CONSTANCE.

Il porte ici ſes pas.

POLIDOR, *dans la plus grande agitation.*

Qu'il vienne ! Je veux voir...

LE CHEVALIER.

Non, qu'il n'approche pas.
Mon Oncle, la colere agite trop votre ame;
Dans un inſtant plus calme il vous fera...

POLIDOR.

L'infâme !
J'en mourrai, je le ſens. Combien il eſt cruel !...

LE CHEVALIER.

Nous ne ſouffrirons pas...

CONSTANCE, *l'entraînant.*

Venez, Monſieur.

POLIDOR.

O Ciel !..
Oui, je ſors un inſtant; la fureur eſt trop prompte,
Et je veux de ſang-froid l'accabler de ſa honte.

## SCENE VI.

PHILEMON, *ſeul.*

DE Durand me voilà défait bien plaiſamment;
Il ne me nuira pas, grace au Gouvernement.
(*Avec une feinte douleur.*)
Je ſuis vraiment fâché que, par étourderie,
Mon frère à ſon pédant ſerve de compagnie. —
Dans le tems qu'on s'occupe à le faire ſortir,
A ſa Maitreſſe, moi, je travaille à m'unir :
J'achette de ſa dot une terre jolie,
Aux portes de Paris, mais ſeulement à vie.

Enſuite, pour jouir d'un plus gros revenu,
Je placerai beaucoup, beaucoup à fond perdu.
(*Ricanant.*)
Mes enfans ?... Je n'ai pas l'honneur de les connoître.
(*Il ſe jette dans un fauteuil.*)
A la Cour maintenant daignerois-je paroître ?
Ou, Roi dans mon Palais, entouré de mes gens,
Feindrai-je d'inſulter aux ſoins des Courtiſans ?
Non; il faut une Charge. Oui, mais il m'en faut une
Qui rapporte beaucoup, qui, ſans être importune,
Soumette tout un Peuple à mes caprices vains,
Et donne par fois l'air de ſervir les humains. —
(*D'un air froid & réfléchi.*)
Voilà, pour être heureux, ce qu'un Sage peut faire...
Oui, c'eſt à peu près tout.

## SCENE VII.

PHILEMON, POLIDOR. CONSTANCE, LE CHEVALIER, MARTON, CLERMON, DURAND, *reſtent au fond du Théâtre, & approchent doucement à meſure que la converſation s'échauffe entre Philemon & Polidor.*

POLIDOR *entend le dernier Vers, & dit d'un ton ſec & profond.*

LA fortune légère
A ſouvent des revers pour les cœurs vicieux.

PHILEMON.

Penſez-vous ?...

POLIDOR.

Tout concourt à deſſiller mes yeux.
Ces éloges outrés que, d'un ton emphatique
Vous donnez aux vertus, l'homme qui les pratique,
Loin d'affecter d'en faire un éloge éternel,
En ſecret, dans ſon cœur, leur élève un autel:
Votre art à démêler des vices dans les autres,
A les mettre en avant pour mieux cacher les vôtres;
Ce Livre dangereux, cet ouvrage pervers,
Qui jetta votre frere & Durand dans les fers....

PHILEMON.

Il n'eſt pas de moi...

POLIDOR.

Vois à quoi le vice engage.
Il te force à rougir même de ton ouvrage.
L'Imprimeur a parlé.

PHILEMON, *à part.*

Je n'en puis revenir.

POLIDOR.

Pour ſon propre intérêt il devoit te trahir.
Pourquoi faire à Durand un préſent ſi nuiſible ?

PHILEMON.

Hélas ! il faut s'en prendre à mon cœur trop ſenſible.
Hors mon ouvrage, alors je ne poſſédois rien;
Je gémiſſois de voir mon Précepteur ſans bien;
Il fut, me ſuis-je dit, l'appui de ma jeuneſſe;
C'eſt à moi déſormais d'étayer ſa vieilleſſe.

POLIDOR.

Etayer ſa vieilleſſe ! Eh comment ! Juſte Ciel !
En mettant ſous ſon nom un Livre plein de fiel;

Enfant né du dépit, plutôt que de l'étude,
Publié par l'orgueil & par l'inquiétude,
Où l'eſprit de parti s'obſtine à rejetter
Tout ce qu'il n'a pas eu la gloire d'inventer ;
Où, donnant des conſeils dictés par l'infamie,
Vous offrez les moyens d'opprimer la patrie.

PHILEMON.

On veut ſe faire un ſort... on cherche un Protecteur.

POLIDOR.

Eh ! quel mortel auroit aſſez peu de pudeur
Pour avouer l'Auteur d'un miſérable Livre
Où l'Égoïſme eſt peint comme un ſyſtême à ſuivre ?
De ce principe affreux conçois-tu les effets ?
Il arme contre toi femme, enfans & valets.
Que dis-je ? l'univers ! Ton Livre eſt ſon excuſe. —
Le foible, pour te perdre, a recours à la ruſe ;
Le puiſſant, aguerri par vingt crimes divers,
Pour uſurper tes biens, te jette dans les fers,
Et la Société, par degrés corrompue,
Elle qui fut jadis à ton ſecours venue,
Sur l'intérêt du jour décide de ton ſort,
Et te force à gémir ſous la loi du plus fort.
Vingt brigans réunis, d'après ton bel ouvrage,
Pourront ſoumettre un peuple au joug de l'eſclavage.
Ton Livre à chaque mot diſtille le poiſon.
Qui t'a donc conſeillé d'écrire ?

PHILEMON, *fièrement.*

Ma raiſon.

POLIDOR, *ironiquement.*

Fort bien : votre raiſon vous eſt très-favorable ;
L'exil en eſt le prix.

PHILEMON.

Oh malheur qui m'accable !

(*A part*)

Cet exil si cruel pour les hommes communs,
Me fait rompre à la fois vingt liens importuns,
Et je pourrai tout seul jouir de ma richesse.

(*Haut.*)

Plus de frein. — Vous voyez l'excès de ma tristesse.
Ah!

POLIDOR.

Je reprends les soins dont mon cœur vous chargeoit.

PHILEMON.

Douleur trop vive! Adieu.

(*Il veut sortir.*)

POLIDOR, *l'arrêtant.*

Mes billets, s'il vous plaît.

PHILEMON.

Un mortel qu'on arrache au sein de sa Patrie,
A besoin, pour traîner une importune vie.....

POLIDOR.

Quoi! vous auriez le front de vous approprier
Le dépôt qu'en vos mains je daignai confier?
Je vous l'avois remis pour rendre heureux mon frère,
Votre mere, Constance à qui je sers de pere.
Que dira-t-on de vous?

PHILEMON.

L'opinion d'autrui
Au Sage importe peu, s'il est bien avec lui.
Au sein de la vertu mon ame est fort tranquille.

POLIDOR.

Ta vertu disparoît devant tout vice utile. —
Et la dot de Constance, en quatorze billets,
Va-t-elle avoir le sort de mes autres effets?
Allez-vous la garder?

PHILEMON.

Du moins je l'imagine.
Un bon contrat m'unit avec votre Orpheline.
J'aime qu'on ſoit fidèle à ſes engagemens.
Je ſoutiendrai mes droits vivement & long-tems.

POLIDOR.

Le bourreau me feroit haïr la bienfaiſance !

MARTON, *bas à Clermon.*

Il eſt furieux.....

CLERMON, *bas.*

Bon ! le dénouement avance.

POLIDOR.

Un bienfaiteur réduit à diſputer ſon bien !

LE CHEVALIER.

Eh quoi ! de votre cœur ne puis-je obtenir rien ?

POLIDOR.

Le traître ! De quel front ! avec quelle impoſture,
De l'Egoïſme il m'a demandé la peinture !
Qui pouvoit mieux que toi nous en tracer l'horreur ;
Le monſtre n'eſt-il pas tout entier dans ton cœur ?

PHILEMON.

Je ſuis las d'eſſuyer un injuſte murmure.
Que me reproche-t-on ? l'inſtinct de la nature ?
C'eſt d'après ſes leçons, ſes mouvemens ſecrets
Que tout être vivant ſonge à ſes intérêts ?
Voyez ces gens de bien, crus tels ſur leur parole ;
L'intérêt perſonnel eſt leur unique idole,
Sous les noms de vertu, d'humanité, d'honneur,
Il ſait s'envelopper d'un voile ſéducteur. —
La politeſſe n'eſt que le deſir de plaire. —
( *Regardant ſon frère.* )
La bravoure, l'honneur, ſont chez le Militaire

La dévorante soif d'un prompt avancement (*).
(*Regardant Constance.*)
Les élans, les transports d'un cœur reconnoissant
Sont l'art de mandier des secours plus utiles.
(*Ricanant.*)
Je pense voir par-tout des débiteurs habiles,
Qui devant peu d'abord, ont soin de s'acquitter
Pour acquérir le droit de beaucoup emprunter.
(*A Polidor.*)
Parcourez avec moi chaque état de la vie:
Toujours quelque intérêt à la vertu s'allie. —
Vous même descendez au fond de votre cœur.....

POLIDOR, *surpris.*

Moi?

PHILEMON.

Mais oui. Si pour vous il n'étoit pas flatteur
D'être entouré de gens qui vous soient redevables,
Si vous croyant par-là plus grand que vos semblables,
Vous ne préfériez pas à vos biens ce plaisir,
Vous vous fussiez gardé de vous en dessaisir.

POLIDOR, *modestement.*

Si l'ardeur que je montre à rendre un bon office,
A d'austères censeurs pouvoit paroître un vice,
Avec quelque indulgence, il doit être traité,
Puisqu'il tourne au profit de la société. —
Comparez nos deux cœurs, & décidez vous même
Si nous nous conduisons par un pareil système. —

---

(*) La sagesse est l'orgueil chez un Sèxe charmant:
Aussi voit-on souvent des Prudes affectées,
N'afficher la vertu que pour être citées,
Et jetter sur leur sexe un coup d'œil mépriſant.

PHILEMON.

Vous triomphez ! Je veux vous prouver aujourd'hui
Que je sais m'immoler à l'intérêt d'autrui.
Je renonce à mes droits, à Constance, à ma flâme,
Oui, j'annulle un contrat encor cher à mon âme.
Mais j'exige.

POLIDOR

Monsieur exige.

PHILEMON.

Un bon écrit
Dans lequel il sera très-formellement dit :
« Que puisque je renonce à la main de Constance,
» A tous les droits qu'ici me donne ma naissance,
» Mon cher Oncle consent à ne rien répéter
» Sur les Billets que j'ai ».

CLERMON, *à part, à Polidor.*

Bon ! daignez m'écouter *.

POLIDOR, *le repoussant.*

Tais toi !

---

* POLIDOR.

Paix.

LE NOTAIRE,

Il faut que l'accord soit par devant Notaire.

PHILEMON.

Sans doute.

LE NOTAIRE, *à part, avec satisfaction.*

Un bon contrat de plus que je vais faire.

POLIDOR.

Ingrat ! tu veux tourner mes bienfaits contre moi,
Et m'avilir au point de me faire la loi.

CLERMON.

Un mot.

CONSTANCE.

Je vous connois, &c.

CONSTANCE, *à Polidor.*

Je vous connois : votre ame bienfaiſante
Voudra tout immoler au bonheur d'une amante.
Un ſi grand ſacrifice affligeroit mon cœur.
Trop heureuſe déja d'échapper à Monſieur,
J'attendrai ſous vos yeux qu'un tems plus favorable
Uniſſe mon deſtin à l'Amant tendre, aimable,
Qui, par mille vertus, eſt digne de mon choix.

CLERMON, *bas à Polidor, l'entraînant.*

Qu'à l'écart je vous parle ; il le faut, je le dois.

LE CHEVALIER.

Certain de votre cœur, adorable Conſtance,
Votre amant attendra la main ſans défiance ;
Et, ſi je vous mérite en ſervant mon pays,
Voilà de mes travaux & l'objet & le prix.

POLIDOR, *bas à Clermon.*

Quoi ! dans le porte-feuille....

CLERMON, *bas.*

Avant de vous le rendre
Tout étoit fait. Cent fois j'ai voulu vous l'apprendre,
Mais mon zele craignoit... juſques à votre cœur.
(*Il lui remet les Billets.*)
Voilà les bons : il n'a que ceux de l'Impoſteur.

POLIDOR, *bas à Clermon.*

Je devrois te gronder & condamner ta ruſe,
Mais je ne le ſaurois, le motif nous excuſe.

PHILEMON.

Décidez-vous, enfin ! Je ſuis maître de tout,
Et vous héſitez ?

POLIDOR, *avec un reſte de bonté.*

Crains de me pouſſer à bout.
Rentre dans le devoir.

PHILEMON.

PHILEMON.

Bon ! il eſt trop ſtérile ;
Le bien ſeul réunit l'agréable & l'utile.
Grace au mien, déſormais Coſmopolite heureux,
J'ai le choix des climats, des honneurs & des Dieux.
Je vais faire eſcompter.....

POLIDOR *le ramène avec force.*

Tremble ! ton imprudence
A de mon cœur enfin laſſé la patience :
Trouve ton châtiment dans l'objet de tes vœux.
Tes Billets ſans valeur, viennent d'un malheureux
Qui ſacrifia tout au motif qui t'entraîne.
Ton ſemblable me venge & ſatisfait ma haine.

PHILEMON, *anéanti.*

Comment, que dites-vous ? Ces Billets au Porteur...

POLIDOR.

Ils ſont bien précieux : ils démaſquent ton cœur.
Va, dépouille avec nous toute ombre d'artifice ;
De tes droits prétendus ſigne le ſacrifice.
Sans reſſource aujourd'hui, ſans crédit & ſans bien,
Tu conçois qu'en plaidant tu ne gagnerois rien :
Fuis, & de ton deſtin laiſſe-moi ſeul l'arbitre ;
Tu le dois, tu le peux, & même à plus d'un titre.
Je veillerai ſur toi par mes Correſpondans.

LE CHEVALIER, *embraſſant ſon Oncle.*

Ah ! je vous reconnois à de tels ſentimens.

DURAND, *à Philémon, d'un ton pédant.*

Je vous l'avois prédit ; &, dans votre jeune âge,
Tout en liſant Sénèque....

POLIDOR.

Oh ! tout ce verbiage

N'eſt que pour en venir à votre penſion !
Vous l'aurez, comptez-y ; mais à condition
Que vous ſuivrez ſes pas : n'eſt-il pas votre ouvrage ?

DURAND.

*Per Jovem !*

POLIDOR.

Je ne puis vous punir davantage.

PHILEMON, *après s'être remis peu à peu.*

Mon Oncle vient de loin, il a les vieilles mœurs.
Quand il aura porté des yeux obſervateurs
Sur les individus de notre coin de terre,
Il ſera moins ſurpris de la petite guerre
Que l'intérêt ſuſcite & perpétue entr'eux.
Mon ſiecle & mon pays ont adopté ces jeux.
(*En ſignant.*)
J'ai joué de malheur, je quitte la partie.
Peut-être reviendrai-je un jour dans ma patrie,
Et, plus profond dans l'art d'attirer tout à ſoi,
Je n'aurai plus alors les rieurs contre moi.

(*Philémon ſort avec Durand.*)

## SCENE VIII & derniere.

### LE CHEVALIER, CONSTANCE, POLIDOR, LE NOTAIRE, CLERMON, MARTON.

POLIDOR, *se jettant entre les bras des Amans.*

VENEZ me conſoler.

CONSTANCE.

Que la reconnoiſſance
Nous jette maintenant...

POLIDOR, *la relevant.*

Vous me fâchez, Conſtance;
En faiſant des heureux je travaille pour moi.
Philémon vous l'a dit: il a raiſon, ma foi,
Je le ſens. — Faites-vous des jours dignes d'envie;
(*Il les unit.*)
Embelliſſez ainſi les reſtes de ma vie.
Mais de cette leçon ſouvenez-vous tous deux:
Un mortel, quel qu'il ſoit, s'il veut ſeul être heureux,
Recueille le mépris pour unique ſalaire,
Et trouve à ſes projets tout le monde contraire.
On l'aime, on l'encourage, & tout lui ſert d'appui,
S'il veut que ſon bonheur concourre au bien d'autrui.

FIN.

## *APPROBATION.*

J'AI lû par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, *l'Egoïsme*, avec les corrections que l'Auteur y a faites, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la représentation & l'impression. A Paris, le 26 Mai 1777. SUARD.

*Vû l'Approbation, permis de représenter & d'imprimer. A Paris, ce 14 Juin 1777. LE NOIR.*

De l'Imprimerie d'ANDRÉ-CHARLES CAILLEAU, rue Saint-Severin.

PQ
1959
C23E5

Cailhava d'Estendoux, Jean François
L'égoïsme

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY